



NAÎTRE, MOURIR, RENAIÎTRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSÉ, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

50^e ANNÉE.

N^o 7.

1^{re} JUILLET 1907.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

CONCLUSION

(suite et fin)

XXI

Dans l'article précédent, nous avons annoncé la reproduction de réponses faites au directeur du journal *France et Evangile*, par certains membres du clergé libéral, les voici :

Paroles de prêtres.

— « On en a assez, on déteste l'autocratie des évêques, leur morgue, leur injustice ; nous sommes impatients et écœurés. Si vous cherchez bien, ce n'est pas 230 prêtres que vous aurez avec vous, ce sont des milliers. Malheureusement, on a peur, l'on n'ose se montrer, mais combien sommes-nous qui désirons une évolution ! La majorité du clergé veut une église nationale, elle désire secouer le joug odieux qui l'écrase, mais elle est timide, hésitante, rassurez-la. Pour les croyants sincères en matière religieuse, le pape est une abstraction, un mythe inconnu ».

— « Bon et vaillant courage, car il nous faudra lutter, lutter contre Rome et les Jésuites, abolir le célibat, la confession, etc., relever nos pauvres catholiques qui sont sous l'étouffoir papal. Si votre entreprise n'a qu'un but, combattre le matérialisme, élever les âmes à la connaissance de Dieu et apprendre aux hommes à être moins ambitieux, moins égoïstes, plus solidaires... nous serons des milliers à vous suivre. »

— « Je vous félicite sincèrement. J'attendais depuis longtemps que quelqu'un se levât et fit ce geste, car je trouvais étrange que parmi ces milliers de prêtres, il ne s'en trouvât pas quelques-uns d'honnêtes et de sincères. Je trouve étrange et déplorable que l'habituelle hypocrisie dont ils sont tenus de faire état, du matin au soir, les ait tous façonnés de même et arrive à oblitérer leur sens moral au point que nul d'entre eux ne se lève pour crier la vérité à ce pape qui aura plus fait pour démolir le vieil édifice romain, que les libres penseurs les plus farouches. Si vous vous contentez de prendre le Christ pour modèle et d'expliquer sa morale aux foules qu'on abuse depuis si longtemps ; si les prêtres qui se groupent autour de vous renoncent au célibat pour devenir d'honnêtes pères de famille ; s'ils déclarent que nul sur terre n'a le droit de pardonner les fautes commises contre les lois divines, mais que c'est à Dieu seul qu'on doit en demander pardon ; s'ils enseignent que nous sommes tous responsables de nos actes ; s'ils enseignent la charité, la solidarité, si, enfin, ils se mêlent au peuple pour le soutenir dans ses luttes pour l'existence... vous aurez alors bien mérité de l'humanité. Dire que depuis plus de quinze cents ans, on ne prêche plus la religion du Christ et que nos catholiques actuels sont aussi loin de ce que Jésus enseignait que les païens qui l'ont crucifié ! »

— « J'approuve de tous points votre campagne en faveur de la création d'une Église nationale. La chose est possible ; à nous, maintenant, d'être des hommes d'action. J'arrive du plateau d'Alésia. J'ai vu, là, deux statues : celles de Vercingétorix et celle de Jeanne d'Arc, un bon Gaulois et une bonne Française. Ah ! en voilà deux qui sont vraiment dignes l'un de l'autre !

Tous deux victimes de Rome, l'un de l'ambition de la Rome païenne, l'autre de l'hypocrisie et des superstitions de la Rome papale. Qui donc nous affranchira de tout joug étranger, aussi bien au point de vue politique qu'au point de vue chrétien ? »

Nous aurions pu faire suivre ces citations de bien d'autres encore, mais contentons-nous de celles-là, bien suffisantes pour révéler tout un monde d'aspirations nouvelles et inattendues.

En lisant ces pages indignées qui, si étrangement, retentissent dans le grand silence séculaire qu'a gardé le bas clergé, le clergé des campagnes, toujours résigné, passif et obéissant, ne croit-on pas entendre le crépitement de projectiles contre les murailles d'une forteresse autour de laquelle se massent lentement les bataillons d'une armée assiégeante ? N'étions-nous pas autorisé à dénoncer comme inévitable le schisme de l'Église catholique de France ? Après la servitude qu'imposait le concordat, s'ouvre une ère de liberté morale où pourra renaitre le spiritualisme si longtemps étouffé. N'oublions pas que les éclipses de la lumière spirituelle, pour aussi longues qu'elles soient, ne sont jamais que temporaires.

Si nous avons vécu aux premiers siècles de notre ère et que nous eussions vu les grands docteurs spiritualistes exclus de l'Église, comme hérétiques, par une majorité imposante qui ne voulait rien admettre en dehors des limites de ses conceptions bornées... qui nous eût dit que le flambeau sacré, éteint sous le matérialisme ecclésiastique, se rallumerait plus tard et ferait de nouveau briller à nos yeux, dans tout leur éclat, les vérités antiques qu'enseignaient avec tant de grandeur et de poésie les Gnostiques disparus ? Nous en aurions douté sans doute, oubliant « que la lettre tue, mais que l'esprit vivifie »... Cet esprit incoercible dont rien ne saurait atténuer la puissance ni retarder la manifestation.

C'est sous le couvercle même de la dogmatique matérialisante que l'explosion s'est faite. Enlisée dans ses propres dogmes où s'est pétrifiée sa foi primitive, l'Église a fini par devenir sourde et muette. C'est vainement qu'on lui a montré le nuage noir qui montait à l'horizon, vainement que ses fidèles les plus dévoués lui ont adressé les objurgations les plus passionnées, elle n'a rien écouté, pas même l'éminent Joseph de Maistre, alors que dans l'émotion de son âme croyante jusqu'au fanatisme il lui disait, il y a près de quatre-vingts ans, déjà : « Église chrétienne, vous semble-t-il qu'un tel état de choses puisse durer et que cette vaste apostasie ne soit pas, à la fois, et la cause et le présage d'un mémorable jugement ? Voyez si les illuminés ont tort d'envisager comme plus ou moins prochaine une nouvelle explosion de la toute puissante bonté de Dieu envers les hommes ? Il nous faut tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin. Il n'y a plus de religion sur

la terre. Ses oracles redoutables annoncent d'ailleurs que les temps sont arrivés. »

Étranges paroles, pressentiments prophétiques dont de Maistre lui-même ne prévoyait sans doute pas le futur accomplissement... pas plus du reste que les gens d'église dont l'insouciance et la courte vue sont légendaires.

Ne voyons-nous pas ce qui vient de se passer? La République aurait pu dire aux paysans : il ne dépendait que du clergé d'assurer l'exercice du culte dans les églises que leur remet la loi nouvelle. Cette loi, les évêques eux-mêmes, réunis en une sorte de concile de la Gaule, avaient reconnu qu'elle pouvait être appliquée sans dommage pour le dogme et la discipline. C'était la paix religieuse assurée.

C'était la possibilité, pour la République, de travailler pour le bien du peuple, de réaliser les réformes sociales qui ouvriraient aux ouvriers l'accès d'un monde nouveau... Mais le pape, conseillé par quelques cardinaux fanatiques, n'a voulu pour la France ni la paix intérieure, ni l'activité réformatrice. C'est lui et lui seul qui, contre l'avis du clergé lui-même, déchaîne la tempête et jette le trouble dans les consciences. C'est lui, le Romain, qui veut épuiser la France de la Révolution, pour qu'elle tombe à ses pieds et lui demande grâce !

Jamais l'Église n'a commis pareille folie. Jamais le catholicisme n'a reçu coup plus terrible et plus dangereux. Jamais la Rome papale n'a montré plus d'inintelligence.

Autant elle a été habile et retorse dans la conquête de ses pouvoirs matériels, autant elle s'est toujours montrée incapable de percevoir les choses de l'esprit... Pourquoi? Parce qu'abandonnant toute conception religieuse, elle a fait de la politique l'objectif essentiel de toutes ses roueries.

Dès qu'une religion n'est plus qu'un instrument politique, dit Edgar Quinet, elle s'use avec une rapidité prodigieuse. Et c'est ce que Rome n'a jamais voulu comprendre. Alors que Grégoire VII, quelque grand pape qu'il ait pu se croire, se proclamait roi des rois et empereur des empereurs, dans une crise aiguë d'impudente gloriole, il ne se doutait nullement que par ce fait même, il donnait le coup de barre fatal qui allait imprimer à la barque de saint Pierre la plus dangereuse des orientations.

Ce dont les historiens ne se sont, à coup sûr, jamais doutés, c'est que l'avènement du Christianisme, en notre monde, se rattache à un fait de grandeur à nulle autre pareille, en ce sens que les Agents de l'intervention divine dont il a été le résultat n'ont eu très vraisemblablement d'autre objectif que la réapparition du phénomène périodique merveilleux entre tous, qui s'appelle la « manifestation de l'esprit ».

L'on ignore généralement ce qu'est cet esprit, force par excellence, « puissance en soi » dont l'avènement dans l'évolution générale dépasse en impor-

tance tout ce que peut rêver notre faible imagination humaine. L'esprit, c'est le Samson symbolique qui, lié des chaînes de la matière, d'un geste, les fait voler en éclats. Alors qu'a sonné l'heure des libérations nécessaires, sur notre terre comme sur toutes les terres du ciel, passe le grand souffle qui, de tous les tombeaux, fait relever tous les Lazares. Les âmes frissonnent, les cœurs tressaillent, les yeux s'ouvrent à la lumière, les consciences se réveillent de leur torpeur. Sur la pierre sépulcrale des religions mortes, se manifeste, non point toujours ce qu'on appelle une religion nouvelle qui n'est qu'une forme transitoire, mais une autre vibration de vie, une autre atmosphère où l'air circule et où cesse l'asphyxie morale dans laquelle s'atténaient les forces vitales d'une humanité défaillante, anémiée sous l'étreinte de la matière momentanément victorieuse.

Eh bien, voilà ce qui vient de se passer dans notre Occident. C'est le souffle vivifiant de l'esprit qui nous est arrivé des régions orientales et qui, sous sa double forme — Spiritisme et Théosophie associés — agite au-dessus de nos têtes l'antique flambeau védique plus éclatant que jamais. A ses lueurs s'est dissipée la sombre couche des vapeurs qui recouvraient notre terre. Notre ciel si longtemps fermé, contre la voûte duquel venaient se heurter sans échos nos prières et nos désespérances, s'est entr'ouvert d'un horizon à l'autre et de ce ciel sont descendus les disparus, les prétendus « trépassés » qui, plus vivants que nous-mêmes, sont venus nous parler des régions invisibles et de leurs splendeurs sidérales, en même temps que dans l'hosanna de la délivrance, ils nous crient que la mort n'existe pas, que la Vie est éternelle et que l'Esprit victorieux de la Matière l'a vaincue en l'absorbant en lui.

— Et maintenant, demanderez-vous peut-être, que va-t-il advenir ? Nous savons par l'histoire ce qu'a été *hier* ; nous voyons ce qu'est *aujourd'hui* ; qui nous dira ce que sera *demain* ?...

Interrogeons quelques-uns des auteurs qui se sont occupés de cette grave question. Voici Émile Saïsset, Vacherot, Renan, Hartmann et quelques autres encore. Eh bien, tous nous déclarent que le Christianisme, désormais stérile et périmé, doit céder la place à la philosophie et à la science... Encore s'agit-il de savoir ce qu'ils entendent par là.

— « Le Christianisme, nous dit Vacherot, qui a perdu une grande partie de l'Orient par les conquêtes de l'Islamisme, a matériellement conservé tout l'Occident devenu le foyer de la civilisation universelle ; mais nul n'ignore que, depuis plus de trois cents ans, il se fait un travail philosophique et scientifique qui tend de plus en plus à lui enlever les couches supérieures des sociétés européennes. La réforme, au xvi^e siècle, la science, au xvii^e, la philosophie, au xviii^e, la critique, au xix^e, sont les phases successives du grand mouvement qui entraîne le monde moderne vers de nouvelles

destinées. S'il a plu aux sectaires de l'orthodoxie de prendre au sérieux les erreurs ou les naïvetés de la Genèse judaïque, le monde de la science n'y a point ajouté foi. Partout, aujourd'hui, dans le chrétien, il y a l'homme moderne. La culture scientifique, philosophique et morale, indépendante de l'éducation chrétienne y a développé des idées, des principes et des mœurs qui appartiennent en propre à la civilisation nouvelle. Dans nos sociétés les plus avancées en civilisation, le peuple perd de plus en plus la foi religieuse sans acquérir suffisamment la foi de la science ; aucun catéchisme ne remplace chez lui le catéchisme de l'Église, aucune formule pratique ne s'empare de la direction de sa volonté devenue rebelle aux prescriptions de la discipline catholique. La religion laisse un vide profond dans la société d'où elle s'est retirée, vide qu'il est urgent de combler sous péril de mort.

« Le Christianisme n'a pour héritières possibles que la science et la philosophie, nous disent les libres penseurs. L'idéal philosophique sera le Christ de l'avenir, Christ éternel dont la pure et immatérielle essence se représente sans cesse, sans s'y confondre jamais, dans ces symboles vivants que l'histoire appelle ses héros, ses sages et ses martyrs... Mais le monde sans religion, peut-on leur répondre, n'est-ce pas le monde sans Dieu ? En vain la science et la philosophie s'efforcent-elles d'expliquer que c'est le Dieu de l'imagination seulement que perd l'humanité et qu'au-dessus des régions célestes où ce Dieu faisait sa décevante apparition, le vrai Dieu se laisse apercevoir dans le pur éther de la pensée... le monde est triste de cette révélation de la raison, même le monde des sages.

« En tout cas, que les sociétés modernes atteignent, un jour, le terme entrevu par la philosophie, ou qu'elles ne fassent que s'en rapprocher indéfiniment, la morale, la poésie, le culte de l'idéal n'ont rien à craindre du règne de la science. L'homme restera tout entier avec ses facultés, ses instincts, ses besoins légitimes, il ne perdra dans cette incessante et heureuse transformation que les parties grossières, enfantines de son être. Devenant de jour en jour plus libre, plus intelligent, plus moral, il entrera de plus en plus dans le royaume de *l'esprit*. En ce sens, on pourra dire qu'il aura gagné en véritable religion, ce qu'il aura perdu en superstition. »

— « Une tâche reste maintenant à remplir à la philosophie, dit, de son côté, le philosophe Hartmann, c'est de fondre les idées religieuses de l'Asie centrale avec les éléments du Christianisme judéo-chrétien qui sont à conserver, ainsi qu'avec l'ensemble des idées qu'a développées la culture moderne, afin d'obtenir, de la sorte, une conception métaphysique des choses qui, s'infiltrant par degrés dans les profondeurs de la conscience du peuple, puissent offrir les conditions les plus propres à leur épanouissement. Ce que l'on ne peut contester, c'est qu'il faut qu'une vie religieuse nouvelle succède à la vie chrétienne qui s'éteint et dont le théisme insuffisant doit

céder la place à un *panthéisme* ésotérique qui, chez les hommes cultivés d'abord, puis dans le peuple entier, puisse semer le germe d'une nouvelle vie. Tel est le seul moyen d'éviter que le naturalisme irrégulier vienne occuper la place vide.

« En résumé et pour conclure, si l'on considère l'état actuel de la science, ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que la religion de l'avenir, en admettant qu'elle soit possible, sera, répétons-le, un panthéisme qu'avec plus de précision l'on peut qualifier de *Monisme panthéiste*. Étant donné les enseignements que nous a fournis l'histoire des religions, l'on peut affirmer qu'il n'est d'autre moyen d'atteindre ce que l'on cherche, que par une synthèse des doctrines religieuses indoues et des doctrines judéo-chrétiennes constituant une forme qui réunisse, en elle, les avantages des deux tendances débarrassées de leurs défauts et devienne par là capable de remplir le rôle d'une religion véritablement universelle. »

Il est donc bien entendu qu'au dire de tous les philosophes, car tous s'entendent sur cette question, la religion de l'avenir ne peut être que la combinaison de la science et de la philosophie ; mais qui donc ignore que l'une et l'autre sont totalement dépourvues des éléments indispensables à la reconstitution d'une croyance capable de faire renaitre la vraie *vie spirituelle*... vie dont les philosophes n'ont aucune notion. N'est-il pas évident, du reste, d'après les citations qui précèdent, que ces philosophes eux-mêmes, en dépit de leurs attestations, doutent plus ou moins, tant ils paraissent incertains et hésitants, de la réalisation possible de cette reconstitution aléatoire et presque imaginaire.

Combien sont plus précis et réconfortants les auteurs vraiment spiritualistes qui, bien loin de sombrer dans les ténèbres déprimantes du « néantisme », exaltent la toute puissance de la doctrine dont la base est la post-existence de l'âme indispensable à ses évolutions successives. Interrogeons certains précurseurs, précurseurs inconscients peut-être, mais chez lesquels nous trouvons d'importants matériaux pour le nouvel édifice. Que nous disent-ils ?

— « Il est faux, dit le Père Enfantin, l'un des fondateurs du Saint-Simonisme, il est faux que la mort interrompe la perpétuation des existences individuelles : chacune des vies qui ont précédé nos vies actuelles, chaque génération de nos ancêtres vit au milieu de nous et en nous. Chaque vie, chaque conscience est dans le sein de Dieu, sans y perdre son individualité ».

— « La vie, dit Pierre Leroux, est une communion avec Dieu, communion avec ses semblables, communion avec l'univers. Il y a quelque chose de plus grand que le Christianisme, c'est l'humanité. Dieu veut vivre en nous ; n'est-il pas dans toutes les créatures, sans être ni aucune de ces créatures, ni toutes ces créatures confondues en une masse impersonnelle ? »

— « Nous sommes aujourd'hui, dit Émile Barrault, et nous serons demain. Notre essence ne se noie pas plus dans l'aube qu'elle ne s'abîme dans la grande lumière. Vivants ou morts, ici ou ailleurs, nous sommes tous appelés à nous améliorer. Nous savons que c'est la fin de l'être humain, aussi n'imitons-nous pas nos vieux chrétiens qui, enchaînant l'âme à un seul corps, ne donnaient qu'un jour à l'œuvre d'évolution, alors qu'ils condamnaient l'éternité à une contemplation passive, inutile et stérile. Qui a monté doit monter encore. Chacun de nous, en portant la main à sa tête ou sur son cœur, doit se dire qu'il y a là quelque chose qui n'en est point encore sorti. »

— « L'univers, dit Amiel, n'est qu'une irradiation de l'Esprit. Les irradiations de l'Esprit divin sont plus que des apparences pour nous, elles sont une réalité parallèle à la nôtre. Les irradiations de notre esprit sont des miroitements imparfaits du feu d'artifice tiré par Brahma. Il n'y a qu'une chose nécessaire, posséder Dieu. Tous les sens, toutes les forces de l'âme sont autant d'échappées ouvertes sur la Divinité. L'idéal, sous toutes ses formes, est l'anticipation prophétique d'une existence supérieure. Comme les volcans nous apportent les secrets de l'intérieur du globe, l'enthousiasme, l'extase ont des explosions passagères de ce qui sommeille dans les profondeurs de notre être. Les degrés de l'initiation sont innombrables. Veille donc, disciple de la vie, chrysalide d'un ange, travaille à ton éclosion future, car l'odyssée divine n'est qu'une série de métamorphoses de plus en plus éthérées, où chaque forme, résultant des précédentes, est la condition de celles qui leur succéderont. Au sommet des évolutions, au terme des apothéoses, on trouve Dieu et si l'esprit humain est trop faible pour s'en rapprocher encore... c'est Dieu lui-même qui se révèle à lui. »

— « C'est précisément au moment où le matérialisme, appuyé de toute l'autorité de la critique scientifique, dit M. Revel, semblait devoir ébranler sinon déraciner toute foi religieuse, que se manifestent très nettement des aspirations à l'union et à la synthèse des conceptions de cet ordre, en même temps que se produit un véritable épanouissement d'études philosophico-religieuses à la recherche de l'essence primitive des religions. Or, toutes les concordances que l'on arrive à établir entre les diverses philosophies religieuses des hauts plateaux de l'Asie constituent autant de progrès vers l'unité finale.

« Aux préoccupations dogmatiques succèdent les considérations morales. C'est ainsi que l'on commence à comprendre qu'il ne s'agit plus, dans les aspirations vers la perfection, d'une récompense plus ou moins égoïste reçue après la mort, mais de se familiariser avec l'idée que c'est une loi d'amour et de sacrifice qui régit le monde moral et que chaque effort personnel vers l'amour désintéressé hâte l'évolution générale et augmente le bonheur collectif. »

— « En résumé, dit d'autre part M. Léon Denis, dont nous transcrivons quelques passages extraits de son savant ouvrage *Christianisme et Spiritualisme*, la doctrine du grand Crucifié, dans ses formes populaires, a été une étape indispensable dans la marche de l'humanité dont la destinée est de s'élever sans cesse, de croyances en croyances, de conceptions en conceptions, vers des synthèses toujours plus larges et plus fécondes.

« Mais, à l'heure qu'il est, l'humanité ne veut plus de symboles, de légendes, de mystères, de vérités voilées, il lui faut la grande lumière, la révélation du vrai que le nouveau spiritualisme peut seul lui procurer. Le mysticisme et le matérialisme ont fait leur temps. L'avenir appartient à la science nouvelle, à la science psychique qui reconnaît l'existence du monde invisible et qui, de toutes les analyses que lui fournissent ses études, réalisera une magnifique synthèse de la vie et de l'univers.

« Le Christianisme ne peut disparaître en tant que principes fondamentaux, mais il doit s'affranchir des formes supplémentaires que lui a imposées le cours des âges, se régénérer aux sources de la révélation nouvelle et redevenir une foi vivante. Aucune conception religieuse, aucune forme culturelle ne sont immuables. Un jour viendra, où les dogmes et les rites actuels iront rejoindre les débris des cultes antiques ; mais l'idéal religieux subsistera. L'esprit humain, se détachant de ces formes usées, se portera vers l'avenir et là, il verra s'élever, au-dessus de tous les temples, au-dessus de toutes les religions exclusives, une Doctrine plus large qui les embrassera toutes, qui rendra témoignage aux vérités universelles qui, en un mot, sera esprit et vérité, n'ayant plus pour confession de foi unique que ces mots : « Notre Père qui est dans les cieux. »

« Le Spiritualisme moderne n'est ni une science, ni une religion, science et religion étant deux formes partielles et distinctes de la révélation réelle, laquelle, en son ampleur sans mesure, nous dévoile l'univers dans sa magnificence, sous sa double expression visible et invisible dont les lois éternelles nous apparaissent dans leur immuable et divine majesté.

« Ajoutons que le Spiritualisme ne nous offre pas un système nouveau venant s'ajouter à d'autres systèmes, pas plus qu'un ensemble de théories plus ou moins artificielles. Il nous enseigne quel est le véritable « sens de la vie ». C'est la claire et nette exposition du drame solennel de l'évolution humaine, c'est la révélation qui illumine, à la fois, les profondeurs du passé et les perspectives de l'avenir et qui, de la poussière des siècles, fait surgir les croyances endormies, les anime d'une flamme nouvelle et les fait revivre en les complétant. »

J'aime à croire que le lecteur n'aura pas trouvé trop longue cette série de citations. Outre qu'il en est de fort belles, toutes sont édifiantes et récon-

fortantes. Elles nous font connaître ce qu'ont pensé et cru les précurseurs, les pionniers et les adeptes militants de notre noble Doctrine, les hardis constructeurs du temple de l'avenir...

— Quel temple... et que sera-t-il donc ?

— Ce temple ne sera plus l'ensemble des formes visibles par lesquelles se sont manifestées les diverses religions humaines, pas plus que le monument quelconque qui, d'un bout du monde à l'autre, par sa crypte souterraine, sa flèche altière ou sa coupole resplendissante d'or, témoigne que l'homme, dans ses vagues aspirations, a essayé de franchir, par sa pensée, les horizons terrestres. Non, nous ne parlons pas de ces édifices de marbre, de bois ou de pierre, mais du TEMPLE SPIRITUEL.

Ce serait une histoire curieuse que celle de ces constructions diverses dont l'homme, assoiffé d'idéal et d'infini, a voulu faire la demeure de son Dieu ou de ses dieux. Que de formes variées et que de métamorphoses successives !

« Depuis l'origine des choses, jusqu'au xv^e siècle de l'ère chrétienne, lisons-nous dans la *Notre-Dame* de Victor Hugo, l'architecture plus ou moins symbolique est le grand livre de l'humanité, l'expression principale de l'homme en ses divers états de développement, soit comme force, soit comme intelligence, soit comme religiosité. Quand la mémoire des premières races se sentit surchargée, quand le bagage des souvenirs du genre humain devint si lourd et si confus que la parole nue et volante risqua d'en égarer sur son chemin, on la transcrivit sur le sol de la façon la plus visible, la plus durable et la plus naturelle à la fois. On scella chaque tradition sous un monument. Les premiers monuments, plus religieux encore qu'historiques, furent de simples quartiers de roche « que le fer n'avait pas touchés, » ainsi que le qualifie Moïse. L'architecture commença comme toute écriture. Elle fut d'abord alphabet. L'on plantait une pierre debout et c'était une lettre et chaque lettre était un hiéroglyphe et sur chaque hiéroglyphe reposait un groupe d'idées. Ainsi firent les premières races, partout, au même moment. Sur la surface du monde entier, se trouve la *Pierre levée*, d'un bout à l'autre de chaque continent.

« Plus tard, on fit des mots. On superposa la pierre à la pierre ; on accoupla ces syllabes de granit ; le verbe essaya quelques combinaisons. Le dolmen et le cromlech celtes, le tumulus étrusque, le galgal ébreu sont des mots. Quelques-uns même, quand on avait beaucoup de pierres et une vaste plage, devinrent une phrase. Puis, vinrent des formules entières, comme les immenses alignements de Carnac des côtes bretonnes et le fameux cirque Stonehenge du comté de Salisbury, mystérieux monument d'antiquité fabuleuse qui, jusqu'à nos jours, a défié les recherches et les hypothèses des historiens et des géologues. »

Ce furent là les temples visibles.... Que sera le Temple spirituel ? Les pre-

miers disparaîtront lentement, le second les remplacera, mais sans architecture faite de mains d'hommes. C'est le ciel, lui-même, qui en formera la voûte sublime, et c'est dans ce Temple que l'homme, seul, sans clergé, sans hiérarchie, officiera dans son cœur, sous l'œil du Dieu qui l'habite. « Femme, crois-moi, disait Jésus à la Samaritaine, le temps vient, où vous n'adorerez plus le Père, ni sur cette montagne, ni à Jérusalem, un temps où les vrais adorateurs l'adoreront en esprit et en vérité. »

Oui, en esprit et en vérité, telles seront les conditions où se fera le culte de ce croyant futur qui, pour dogme unique, aura la certitude d'être le fils de ce Père céleste vers lequel il doit remonter, sur l'échelle de l'évolution infinie.

C'est seulement alors que l'homme comprendra la portée de l'œuvre accomplie par Celui qui est venu lui révéler ces vérités. Révéler non, renouveler serait plus exact, car, nous l'avons dit, ces vérités ne sont point nouvelles, puisqu'elles sont vieilles comme le monde. Derrière le Christ, par delà Moïse lui-même, n'apercevrons-nous pas toutes les phalanges des initiés de la Grèce, de l'Égypte et de l'Inde dont notre Instructeur hébreu n'a fait que répéter et confirmer l'antique, la séculaire doctrine? Et c'est en raison de cette vision rétrospective que nous pouvons comprendre que Jésus, en sa conscience la plus haute, que le Christ mystique, le Christ transfiguré, tend ses bras à ses frères, aux autres Messies qui l'ont précédé, comme les lueurs de l'aurore annoncent le soleil... et que ces bras, il les ouvre tout grands, à la science progressive, à l'Art divin, c'est-à-dire à la Vie, dans son intégrale plénitude. Telles sont les promesses implicitement contenues dans ses plus pressantes recommandations qui, toutes, se résument dans cette injonction suprême : « Devenez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Nous voilà parvenu au terme de notre longue étude. Combien tragique a été le rôle de ce Christianisme que nous nous étions proposé de définir, de caractériser ! Aussi, est-ce avec une amertume profonde que nous nous demandons pourquoi l'évocation des émouvants souvenirs de la Galilée pouvant fournir aux historiens, aux poètes surtout, les éléments d'une *épopée divine* qu'auraient pu chanter des chœurs angéliques sous un ciel d'azur constellé de blanches ailes... a dû être tracée par l'impitoyable, mais véridique burin de l'Histoire, sur des pages souvent mouillées de larmes, quand elles n'étaient pas, bien plus souvent encore, maculées de larges taches de sang !

Passions populaires, passions ecclésiastiques s'y sont heurtées comme en un champ clos où toutes ont fait rage en des fureurs véritablement démoniaques... et cela, ô ironie suprême, au nom d'un Dieu d'amour, de miséricorde et de justice !

N'insistons pas ; passons. Retournons-nous du côté de la lumière ; n'évoquons plus que nos espérances ; ne nous souvenons plus que des promesses qui nous ont été faites, promesses d'amour et de bénédictions infinies ; mais n'oublions pas qu'elles ne peuvent être réalisées sans le concours de toutes les bonnes volontés, de toutes les forces vives de l'humanité. Il faut, pour que puisse se poursuivre le grand œuvre de son évolution, que l'esprit pénètre toutes choses, surexcite toutes les activités, ouvre les yeux à la lumière. Alors seulement pourra s'effectuer la réconciliation des races qui, sous l'inspiration d'une Loi commune, pourront travailler à l'avènement de l'heure bénie.

Puissent les hommes comprendre, enfin, qu'il est temps de clore la vieille histoire, l'histoire des haines et des luttes qui, pendant tant de siècles, ont hideusement ensanglanté ce séjour d'épreuves préparatoires, cette École d'évolution que nos Guides nous ont donnée, non pour y déchaîner nos passions sauvages, passions des âges primitifs, mais pour nous entr'aider réciproquement et nous aimer, dès ici-bas... en attendant que nous puissions, plus tard, dans les régions supra-terrestres où elles nous ont précédés, nous unir aux humanités sœurs appelées à y constituer, avec nous, la grande et divine FRATERNITÉ UNIVERSELLE !

ED. GRIMARD.

Le Surnaturel Expérimental

(Suite).

Partis d'un point solide, du terrain de l'expérience, nous l'avons dans la suite abandonné, pour plonger notre regard dans un horizon dont la perspective lointaine défiait notre imagination. Ne pourrions-nous pas, maintenant, trouver une confirmation de ces rêveries de l'esprit dans des faits précis dont la réalité positive s'imposerait à nos sens eux-mêmes ?

Pour que les faits qui seront invoqués soient probants, il faut que, par leur nature même, par des manifestations sans analogie avec nos opérations communes, ils démontrent la présence d'un monde suprasensible. Nous n'aurions, alors, qu'à regarder au dedans de nous pour découvrir, derrière le flot pressé des phénomènes ordinaires, un monde nouveau et insoupçonné. Puisqu'il n'est permis à aucun esprit sincère et désireux de la vérité de rejeter *a priori* et sans contrôle une doctrine qui présente ses titres de créance et apporte un supplément d'information aux données de la connaissance, ces faits seraient éloquentes par eux-mêmes. Or, là où la psychologie et la science traditionnelles expirent, les sciences psychiques nous apportent

des forces toutes fraîches : aussi, pour ceux qui les ont étudiées et comprises il n'y a pas de cloison étanche entre ces faits nouveaux et la science orthodoxe.

C'est donc le moment d'aborder l'examen de ces faits supranormaux qui sollicitent en ce moment, et peut-être malgré eux, l'attention des savants.

L'attitude réservée de ces derniers et l'ostracisme un peu brutal dont ils frappent ceux qui ne suivent pas les sentiers battus de la science officielle, sont en partie légitimés par les abus et les écarts d'esprits trop enthousiastes et trop crédules pour être scientifiques.

Si jamais une critique inflexible des faits doit être établie, c'est bien en pareille matière, car, dans cette région encore inexplorée des forces occultes, l'imagination et aussi la mauvaise foi peuvent se donner libre carrière. Si, à l'aide des procédés rigoureux de la critique moderne, il est déjà bien difficile d'avoir, sur de simples parcelles d'histoire, une certitude morale, combien notre jugement doit-il être prudent et réservé quand il s'agit d'introduire dans le symbole des croyances scientifiques des faits qui, par leur rareté et leurs côtés obscurs, semblent contredire tous nos principes traditionnels.

Mais, ces réserves faites, on ne peut nier que, dans la multitude des faits apportés, quelques-uns au moins soient probants et authentiques, qu'ils réclament l'examen et exigent la bonne foi. Les premiers expérimentateurs des phénomènes hypnotiques furent regardés par leurs doctes confrères comme des charlatans de carrefours. Depuis, les idées se sont bien modifiées, l'hypnotisme est devenu partie intégrante de la science officielle et son apport lui est très précieux.

Quelle que soit la définition donnée de l'hypnotisme, ce qui est évident, c'est qu'il se produit dans le sujet hypnotisé une modification de la personnalité. Or, si banale que puisse paraître cette affirmation, le seul fait de cette modification prouve que des forces nouvelles sont intervenues. On peut donc dire que l'hypnose est un état différent de l'état normal, dû, sans doute, à la paralysie ou à l'excitation momentanée de certaines facultés. Le sujet hypnotisé se trouve sous la dépendance plus ou moins complète de l'hypnotiseur, ceci c'est le fait ; mais c'est de ce fait qu'il importe de donner une explication plausible. Les causes ordinairement invoquées pour rendre compte de ce phénomène sont bien insuffisantes. Parmi les agents producteurs de l'hypnose, comme la suggestion, la fixation d'un objet, un courant électrique, l'audition d'un son, etc., nous ne rencontrons que des faits pouvant donner une explication extérieure d'un état que l'on se contente de voir du dehors, mais dont la raison profonde nous échappe.

Chose singulière, ces procédés bizarres, les uns simples, les autres com-

pliqués, paraissent n'avoir rien de commun, ce qui semblerait indiquer qu'aucun d'eux n'est nécessaire.

La théorie de l'École de Nancy n'est pas plus lumineuse que les autres, car il est bien difficile d'invoquer dans tous les cas l'efficacité de la seule suggestion. Bernheim définit la suggestion « l'acte par lequel une idée est introduite dans le cerveau et accepté par lui ». Il n'y aurait donc qu'une différence de degrés entre l'éducation ordinaire et la suggestion proprement dite et cette différence consisterait dans l'état de passivité plus grande du sujet. Quoi qu'il en soit, dans l'état d'hypnose comme dans l'état de somnambulisme, il semble bien qu'une nouvelle personnalité soit créée au dedans de la première, jouant des rôles nouveaux sur une scène nouvelle. « On constate régulièrement, dit Pierre Janet, dans la pensée des individus qui pour une raison ou pour une autre sont en des périodes de somnambulisme, trois caractères ou trois lois de la mémoire qui leur sont particulières : 1° un oubli complet pendant l'état de veille normale de tout ce qui s'est passé pendant le somnambulisme ; 2° un souvenir complet pendant un somnambulisme nouveau de tout ce qui s'est passé pendant les somnambulismes précédents ; 3° souvenir complet pendant le somnambulisme de ce qui s'est passé pendant la veille. La troisième loi présente peut-être plus d'exceptions et d'irrégularités que les deux autres... mais les deux premières, malgré la diversité que présentent toujours des phénomènes aussi complexes, sont si générales et si importantes qu'elles peuvent être considérées comme le signe caractéristique de l'état somnambulique. »

Ce qui est certain c'est que ces phénomènes ne peuvent trouver leur raison suffisante dans les lois ordinaires de la connaissance sensible. Les lois de l'espace et du temps, essentielles pour un cerveau normal, n'ont plus à intervenir dans la production d'un grand nombre de ces phénomènes. Dans l'état de somnambulisme le sujet perçoit réellement sans le concours des moyens ordinaires.

Au delà de ces états devenus classiques de catalepsie, de somnambulisme et de léthargie dont la gradation du reste n'a plus guère de signification, le Dr Gibier distingue des états plus profonds obtenus à l'aide d'une méthode rigoureuse, par exemple par un régime diététique, par des passes magnétiques et surtout par l'éducation de la volonté. A l'aide de ces procédés, on acquiert alors la preuve que les états énumérés plus haut ne sont que des états superficiels de l'hypnose pouvant être dépassés et que l'on peut arriver ainsi à un véritable dédoublement de la personne humaine. Cet état de dédoublement qui peut se produire presque d'emblée, une fois que les sujets en ont pris l'habitude, est précédé d'un état antérieur désigné par un certain nombre de magnétiseurs sous le nom de somnambulisme lucide et au-dessus duquel apparaît l'extase.

C'est après avoir dépassé cette dernière zone que se produit l'état de dédoublement. Dans ce dernier cas, l'aspect du sujet peut varier suivant les individus. Quelques-uns sont plongés dans un état de mort apparente, d'autres, comme pétrifiés, gardent les yeux grands ouverts avec des pupilles démesurément dilatées et fixes. Ces derniers parlent quelquefois sur des sujets inconnus à l'état normal, sur des événements qui se passent à distance, sur les choses du passé, sur celles de l'avenir. Souvent l'on peut constater qu'il n'y a rien de vrai dans ce qu'ils racontent, ou bien qu'il y a des inexactitudes de temps et de lieux ; d'autres fois au contraire il se trouve que tout est absolument exact même quand il s'agit d'une action éloignée ou passée. Pour qu'il y ait une véritable personne, il faut qu'elle soit complète, c'est-à-dire ayant à sa disposition toutes les capacités sensorielles et toutes les facultés psychiques d'un être normal. Il est nécessaire aussi que son apparition soit spontanée, qu'elle ne soit pas due à des influences accidentelles ou pathologiques. Par conséquent, de simples altérations d'origine suggestive ne seraient pas suffisantes pour la faire naître ; on n'obtiendrait alors, comme le dit le Dr Geley dans son livre sur la subconscience, « qu'une simple imitation du phénomène des personnalités multiples ». Prétendre, comme le Dr Azam, que ce dédoublement n'est pas autre chose « qu'un état de somnambulisme total avec « fonctionnement total des facultés des sens », c'est résoudre une inconnue par une autre inconnue. Il ne sert à rien de dire que les causes de ce phénomène extraordinaire sont physiologiques ou pathologiques, hypnotiques ou médiumniques, car ce n'est pas là en rendre compte ni l'atteindre dans sa nature intime et profonde ; c'est simplement en donner une explication immédiate et tout extrinsèque. Même dans la production de phénomènes beaucoup plus simples, il y a là quelque chose qui annonce déjà en nous la présence d'un principe mobile dont l'action dépasse de beaucoup la capacité du cerveau. Ce cerveau, du reste, qui baigne dans l'éther doit subir l'influence de tous les grands courants qui y circulent. Dans cet univers où tout est concentré en tout, dont les parties s'influencent mutuellement, le cerveau ne peut échapper à cette loi de solidarité, il y participe pour son compte et aussi il en profite. Qu'y a-t-il d'étonnant alors, qu'à certaines heures de dégagement plus complet, notre vision devienne plus précise et notre horizon s'élargisse ? Pour ceux qui admettent que les données sensibles ne sont pas le tout de la matière, mais de simples apparences, le problème trouve aisément sa solution. Le fait d'être en présence de faits anormaux n'est pas une preuve d'erreur, car l'anormal n'est pas autre chose qu'une dérogation à des habitudes d'esprit acquises et devenues rigides. Mais de quel droit ériger ces attitudes en absolus alors que les circonstances qui les ont fait naître sont relatives et contingentes ? Le plan sur lequel nous nous mouvons est

moins solide que nous ne pensons et c'est un artifice de logique qui lui a conféré sa solidité. Mais voilà que cette même logique mieux informée nous déclare que ce terrain sur lequel nous marchons avec tant d'assurance est très mobile et que tous les êtres qui s'y meuvent sont eux-mêmes plus éthérés qu'on ne l'avait pensé.

La présence en nous d'un fluide très subtil devient de plus en plus un fait d'expérience, une réalité tangible. Les patientes recherches de M. de Rochas n'ont pas peu contribué à établir la réalité de ce phénomène. Dans tous les faits observés, les choses se passent comme si la sensibilité dont le domaine s'étend ordinairement du cerveau à la périphérie pouvait parfois s'arrêter en deçà ou se prolonger au delà. Sous l'influence de passes magnétiques, le fluide émis se dégage et se localise, en formant à la surface de la peau des zones sensibles.

Bien avant le colonel de Rochas, le baron de Reichenbach était déjà parvenu à extérioriser du sujet ce qu'il appelait le fluide odique. Le nom ne fait rien à la chose, car il s'agit de la manifestation d'une même force. Depuis des expériences récentes, il est impossible de douter de l'objectivité de ces effluves. Il ne s'agit pas simplement de vibrations inhérentes aux corps, mais de véritables particules se détachant des corps eux-mêmes. C'est à Nancy que, pour la première fois, la science officielle a constaté la présence de ce fluide dans l'organisme. M. Blondot, professeur à la Faculté de physique, en étudiant les rayons X, découvrit des rayons émanant du tube de Crookes, mais doués de propriétés spéciales : ce qui permettait de supposer que ce n'était pas des rayons Röntgen. Ce fut M. Charpentier qui indiqua la présence de ces rayons dans le corps humain. En plaçant du sulfure de calcium à l'extrémité d'un tube, en le frottant ensuite sur l'organisme, il s'emmagasine des rayons lumineux qui dans l'obscurité, brillent d'un certain éclat. Une carte recouverte du même produit augmente de luminosité quand on la fait passer devant le cœur ou le front d'une personne vivante. Antérieurement à ces expériences qui, paraît-il, sont très aléatoires, MM. Darget et Baraduc en avaient fait d'autres plus curieuses encore. C'est au commandant Darget, en effet, que sont dues ces fameuses photographies d'images mentales qui démontrent qu'une vision intérieure intense peut, dans certaines circonstances du moins, s'extérioriser sur une plaque photographique.

Mais, là aussi, c'est une chance à courir : la plupart des sujets sont réfractaires à la production de ces phénomènes, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne soient pas réels. Des expériences convaincantes prouvent donc : 1° l'existence en nous d'un fluide ; 2° la possibilité pour ce fluide de s'extérioriser. Le premier point ne peut plus guère souffrir de discussion et le second tend

de plus en plus à s'établir sur des faits positifs qu'un esprit sincère et bien informé ne peut nier.

Sous ce titre, « une soirée chez M. X... », M. Boirac raconte dans les *Annales des Sciences psychiques* de mai-juin 1895, un fait typique d'extériorisation de la sensibilité. Ayant été invité par un professeur de ses amis, ils choisirent comme sujet « un jeune garçon de 15 à 16 ans, robuste, bien rablé, « aux traits réguliers, au teint brun, au regard vif et droit. » C'est avec ce sujet, offrant toutes les garanties voulues, qu'ils firent leurs expériences. Ce ne fut pas seulement une extériorisation de sensibilité qui fut obtenue, mais une localisation dans l'espace bien déterminée; en sorte que les pressions exercées sur le sujet le laissaient indifférent, alors que les mêmes pressions l'affectaient douloureusement, quand elles étaient faites sur un verre d'eau dans lequel la sensibilité semblait avoir été localisée.

Cette force qui se dégage ainsi est une véritable puissance. Ceux qui la possèdent à un haut degré peuvent jouir par exemple d'une médiumnité guérissante. D'autres phénomènes que l'on avait trop aisément attribués à la supercherie ou que des âmes naïves auraient mis sur le compte d'esprits malveillants, trouvent maintenant leur explication naturelle. Suivant M. Maxwell, la production du rapt, par exemple, paraît liée intimement au dégagement d'énergie nerveuse du médium et des assistants; il en est de même pour les phénomènes de parakinésie et de télékinésie. On a, en effet, souvent remarqué une certaine corrélation entre le mouvement des objets et les mouvements conscients ou inconscients du médium et des assistants. Certaines sensations particulières accompagnent l'émission de la force employée, ce qui permet de croire qu'elle est en connexion assez étroite avec l'organisme des spectateurs, et qu'elle est influencée par leur nombre et surtout par l'harmonie de leurs idées. Les cas si nombreux d'envoûtement, très fréquents, paraît-il, au moyen âge, pourraient peut-être trouver une explication suffisante dans le phénomène de l'extériorisation de la sensibilité. Il semble que dans certains sujets, il y ait comme un réveil de facultés latentes qui, passant par instants sous votre vision, peuvent être dans ces courts intervalles saisies par l'observation scientifique. Dans ces états, une acuité spéciale semble appartenir aux facultés: c'est ainsi que la pensée qui, dans l'état normal, ne peut s'exprimer autrement que par la parole, se dérobe quelquefois à cette nécessité en prenant avec une autre pensée un contact immédiat. La transmission de la pensée est aujourd'hui un fait acquis. Sans doute, l'explication en est toujours bien imprécise, le mécanisme de cette transmission est encore à trouver, mais le fait appartient à l'histoire. M. Sage nous dit que « les observations et les expériences faites jusqu'à ce jour nous permettent de dégager deux lois: 1° Le percipient perçoit la pensée de l'agent sous forme d'image; 2° Si dans l'au-delà la perception de la pensée

« est un fait normal, ici elle ne peut être qu'un fait anormal; pour qu'elle se produise, il faut que le percipient soit à l'état d'hypnose ou qu'il soit un « sensitif d'une nature particulière; enfin il faut que l'agent fasse de l'idée « à transmettre un monodéisme, il faut qu'il concentre toute son attention « et toute sa volonté sur cette idée et ne lui laisse pas de concurrente dans « son esprit. »

D'après les lois de la psychologie normale, c'est l'image qui est à la base de l'idée. Avant d'aboutir à la pensée abstraite on commence par avoir l'image particulière et concrète d'un objet; avant d'avoir l'idée d'humanité nous commençons par avoir l'image particulière et concrète d'hommes particuliers se mouvant sous nos yeux. Nous avons vu que dans quelques cas très rares, cette image mentale sous l'influence d'une excitation volontaire était poussée du centre à la périphérie et pouvait même s'extérioriser au point d'impressionner une plaque photographique. Ne serait-ce pas là la première étape de la transmission de la pensée qui serait bien plutôt alors une transmission d'images, phénomène qui ne serait autre que l'exagération d'un fait de psychologie normale.

M. le Dr Binet-Sanglé nous donne un exemple frappant de la projection à distance de ces images mentales. Il s'agissait, dit-il, de transmettre le mot *vautour*. Ce mot ne fut pas articulé même à voix basse, il fut simplement lu avec les yeux par M. Binet-Sanglé lui-même et une autre personne. Après avoir esquissé un vautour sur une feuille de papier, le docteur demande à l'agent de transmettre au percipient cette image. Au bout de quelques instants, ce dernier déclare : « c'est un oiseau, un drôle d'oiseau, il n'a pas d'ailes », et enfin : « c'est un vautour ». Un détail qui ne manque pas d'importance, c'est que, dans son esquisse, M. Binet-Sanglé avait négligé le dessin des ailes, ce qui explique l'étonnement du percipient de voir un oiseau sans ailes. Que la pensée puisse parvenir à l'intéressé sous une forme abstraite, c'est encore possible, mais jusqu'ici, au point de vue expérimental, la chose demeure inexplicable.

Faut-il admettre pour rendre compte de ce singulier phénomène l'explication de certains savants qui prétendent que l'image interne est pour ainsi dire véhiculée par un fluide intermédiaire? Pour souscrire à cette opinion, il faudrait d'abord pouvoir constater la localisation réelle des images dans le cerveau sous formes de photographies minuscules de la réalité. Cette croyance peut paraître un peu simpliste. Est-ce bien en effet de cette façon que s'engendre la connaissance? Est-ce par des condensations fluidiques que se forment les images? Peut-être, mais nul ne peut rien encore affirmer sur ce point, le débat est ouvert, et il faut attendre d'avoir une science plus complète du mécanisme de la transmission de pensée pour en établir la théorie. Ce qu'il est important de noter, c'est que cette vision à longue portée, mal-

gré les reliefs et les distances, malgré l'obstacle des corps qui détiennent prisonniers les images et les pensées, ne peut trouver sa cause explicative dans la seule action du cerveau. Le cerveau, organe localisé, étendu, occupant sa petite place dans l'univers dont il est une portion négligeable, est incapable d'une pareille projection. Aussi, ces actes dont le retentissement se fait sentir au delà du temps et de l'espace, exigent en nous la présence d'un principe d'action, dont la nature par son équivalence et son harmonie avec ces phénomènes, soit capable de les produire.

Là, ne s'arrêtent pas les manifestations extraordinaires de cette personnalité transcendante qui sait dans certains cas manifester sa présence par de véritables coups d'état. A l'heure actuelle, on mène grand bruit autour de certaines manifestations spirites qui tendraient à prouver, non plus par le raisonnement pur mais par l'expérience, l'existence en nous d'une force active et intelligente qui peut dans ses manifestations se passer de l'organisme considéré jusqu'ici comme indispensable. Ces faits, s'ils sont authentiques, n'ont pas d'autre base que les principes énoncés plus haut. Au dire de certains savants, ce fluide invisible dont les émanations sont seulement perçues par ceux dont les sens sont doués d'un état hyperesthésique, serait capable dans certains cas de subir des condensations et, sous la direction d'une idée directrice, de revêtir diverses formes, ordinairement celles des corps dont ils émanent. Les faits racontés par MM. Myers, Gurney et Podmore, de la Société des recherches psychiques d'Angleterre, dans les *Phantasms of the Living* sont si déroutants pour nos habitudes d'esprit que l'on se demande, en lisant ces récits pleins de merveilleux, si l'on n'est pas le jouet d'un rêve. La haute valeur scientifique des narrateurs, leur parfaite honorabilité sont un réconfort pour notre raison qui doit alors abdiquer ses préventions et sacrifier ses théories les plus chères pour se rendre à l'évidence d'expériences jusqu'ici insoupçonnées.

En parlant des *hallucinations télépathiques*, traduction abrégée de l'ouvrage cité plus haut, M. Charles Richet s'exprime en ces termes : « voici dit-il, un livre de science qui ne rentre pas dans les cadres classiques. Tout y est nouveau, le but et la méthode. C'est donc une tentative extrêmement hardie qui mérite la profonde attention du public. » Mais « hors des cadres de la science officielle » ne signifie pas « en dehors de la vérité scientifique ». Le dogme scientifique si on veut lui conférer l'immobilité du dogme religieux, devient comme ce dernier une entrave pour la pensée libre. La science de demain est grosse de celle d'hier et de celle d'aujourd'hui et réserve à nos petits neveux bien des étonnements et des admirations.

Dans les *Phantasms of the Living* les auteurs ont relevé environ quinze cents faits dont les plus marquants ont été consignés dans les *hallucinations télépathiques*. Il est clair que dans cet ouvrage tous les faits

relatés n'ont pas aux yeux du critique la même valeur. Certains récits ont pu être influencés, sinon par la mauvaise foi, du moins par l'imagination ou par une émotion psychologique trop vive. Mais, cependant, de cette masse de narrations accumulées par de patientes investigations, il résulte une certitude morale suffisante pour légitimer la croyance à la réalité objective de certaines apparitions.

La conclusion générale qui se dégage de ces phénomènes c'est que, dans des circonstances plus nombreuses qu'on ne le croit, un fluide humain peut se dégager de l'individu, revêtir sa forme extérieure et, sous cet aspect, apparaître à distance. Le point essentiel à démontrer, c'est l'objectivité de l'apparition qui ne peut être mise en doute quand c'est la photographie qui la révèle. Qu'on appelle ce fluide comme l'on voudra, on ne peut lui refuser la possibilité de s'extérioriser d'abord et de se condenser ensuite sous une forme précise.

Il y a une chose importante à retenir, c'est qu'une pensée forte est nécessaire pour la production de ce phénomène. C'est quand le personnage, dont le double apparaissait, était dans une circonstance critique, au moment de la mort par exemple, quand désireux de revoir un être aimé il concentrait sur lui son désir, que l'apparition avait lieu.

Il ne s'agit pas ici d'une simple hallucination qu'une pensée intense suffirait à créer chez le percipient, mais bien d'une réalité extérieure que ni la sensation du déjà vu, ni la simple coïncidence ne suffisent à expliquer. Ce phénomène était connu autrefois sous le nom de bilocation ; car c'était pendant que le corps charnel était immobile, étendu dans une rigidité cadavérique, que son enveloppe fluide se présentait à distance, là où l'avait conduit, disons plus, là où l'avait créée, l'intensité de son désir. Mais l'explication miraculeuse que l'on donnait de ces faits est aujourd'hui remplacée par une explication naturelle : ce ne sont plus des vertus surnaturelles qui créent pour une circonstance spéciale un nouveau corps, mais bien des forces inhérentes à l'individu.

Une fois rentrés dans cette voie du merveilleux, rien ne s'oppose à ce que nous poursuivions nos investigations. Puisqu'il existe en nous une force qui semble dans une certaine mesure indépendante de notre corps pondérable, ne pourrait-elle pas lui survivre ? Cette conclusion devait être tirée des prémisses que nous avons établies et le problème ne pouvait manquer d'être posé : aussi, le fut-il et résolu par plusieurs dans le sens de l'affirmative. On peut le dire, sans crainte d'exagération, c'est bien la plus formidable question dont se soit occupé l'humanité qui est en train de recevoir une solution positive. Que valent les affirmations de la philosophie ou de la théologie en comparaison de l'expérience scientifique. Combien d'esprits anxieux ont essayé de résoudre ce problème de la vie future et

malgré leur génie, les aspirations et les labeurs de leur intelligence, n'ont pu aboutir qu'à une simple espérance. La métaphysique s'est épuisée en vains efforts sans jamais pouvoir faire la preuve de ce qu'elle voulait démontrer. Et maintenant, les esprits lassés de métaphysique exigent autre chose que des syllogismes pour être convaincus et avoir l'apaisement. Les religions anciennes dans leur enseignement ésotérique avaient-elles trouvé la clef du mystère ? Quelques-uns le prétendent, mais il faut croire alors que le secret avait été gardé avec un soin jaloux dans le clan fermé des initiés, car l'humanité est toujours demeurée dans l'angoisse, et ni Platon, ni Aristote, ni les Pères de l'Église n'ont pu apporter une solution assez satisfaisante pour y mettre fin. Mais voilà que la question est reprise, et cette fois d'une façon scientifique, par des chimistes et des physiciens de premier ordre.

C'est à une époque où l'esprit était peu enclin à découvrir du merveilleux dans la nature, où depuis longtemps, la raison ne se confondait plus avec le rêve que W. Crookes fit ses premières expériences sur la force psychique. Ce fut le 1^{er} juillet 1871 que parut dans le *Quarterly journal of Science* le récit des extraordinaires phénomènes observés par l'illustre savant, grâce à l'intermédiaire du médium Home et de Florence Cook. Tous ceux qui sont au courant de la littérature spirite, connaissent l'exemple devenu classique des apparitions de Katie King. Les expériences eurent lieu pendant plusieurs semaines, devant des témoins nombreux et compétents, et elles furent dirigées par un savant qui avait déclaré lui-même vouloir « que les manifestations se produisissent dans son laboratoire où il pourrait les peser, les mesurer et les soumettre à ses propres essais ». La malveillance et l'esprit de système qui accueillirent ses découvertes, durent singulièrement aiguïser chez Crookes le sens critique qui, du reste, ne lui avait jamais fait défaut. Comment admettre qu'un savant d'une telle envergure aurait ainsi compromis sa réputation scientifique, par un acte de mauvaise foi, par un tour d'escamotage digne d'un vulgaire bateleur de carrefour ; et force est bien de recourir à un pareil argument, puisque l'on ne peut mettre en doute sa valeur scientifique. Il y aurait là un singulier problème de psychologie difficile à expliquer.

Après avoir longtemps hésité sur la nature de cette force psychique, le grand chimiste anglais après un examen consciencieux, a été obligé de reconnaître derrière ces phénomènes la présence et l'action d'une intelligence. Pour se renseigner sur cette importante question des forces psychiques, il faut lire attentivement l'œuvre magistrale de M. Aksakoff en réponse aux critiques du philosophe allemand Hartmann.

Avec une dialectique puissante et une méthode rigoureuse qui ne laissent aucune place à l'objection, l'auteur cite des cas où lui-même conduisait les

expériences qui, d'après lui, furent si rigoureuses, qu'il lui fut permis de conclure à l'identité de défunts. En matière si délicate, il est toujours prudent de réserver son jugement et il n'y a aucune difficulté, dans bon nombre de cas, avec le Dr Geley, d'attribuer, ces phénomènes de psychologie transcendante à l'intervention spontanée de la subconscience ou avec M. Grasset à des influences polygonales. Remarquons-le en passant, puisque dans l'hypothèse même de M. Geley, cette subconscience n'est autre que la conscience normale épanouie et ayant gagné en clairvoyance, ce n'est que par métaphore que nous la considérons comme détachée à la façon d'un fruit mûr de la conscience inférieure : en réalité, elles sont unies par le tissu invisible et délicat du moi dont toutes deux, à des degrés divers, sont des manifestations plus ou moins parfaites. Cependant, il y a des cas où, sous peine d'admettre un conflit et même une contradiction entre le psychisme inférieur et le psychisme supérieur, on ne peut attribuer à la conscience subliminale du sujet tous les phénomènes produits et tout se passe alors comme si l'intervention d'une conscience étrangère était nécessaire pour en donner une explication suffisante.

L'indépendance de cette subconscience vis-à-vis des organes matériels ne sera bientôt plus à démontrer. Si pour l'action du psychisme inférieur l'intervention du cerveau est nécessaire, son rôle devient complètement inutile dans les manifestations subliminales qui, par leur nature même, échappent à toutes les prétentions de la matière pondérable. Le système nerveux demeurera toujours incapable de produire des faits aussi déconcertants que la vision à distance, la transmission de la pensée, la lecture du passé ou de l'avenir. Il y a là la révélation d'une puissance bien supérieure à celle du cerveau qui est un centre de force trop restreint et trop résistant pour pouvoir rayonner aussi loin. Que dire alors quand cette subconscience se manifeste longtemps après la mort alors que le cerveau n'existe plus ! Puisque c'est la force qui engendre les corps, leur évanouissement ne peut entraîner la ruine de leur principe. Si la conscience n'avait comme mode d'expression que le corps, elle devrait en subir les exigences. Tant que la force demeure immanente à l'organisme, elle perd de son initiative, son jeu se fait en partie double et ses élans sont contrariés : c'est là l'état normal du psychisme inférieur, état intermédiaire entre celui de conscience sourde qui est celle de la matière brute, et celui de conscience complètement dégagée. Quand nous parlons ainsi de conscience dégagée, c'est d'une façon purement relative, car en réalité il n'y a pas de conscience dont la libération soit parfaite : ce qui est vrai, c'est que notre matière tend d'une façon constante à se résoudre en esprit, et les progrès accomplis dans cette voie libératrice constituent les différentes étapes de l'esprit de la conscience ou de la vie. Ce qui est important à retenir, ce n'est pas tant la preuve d'iden-

tité que l'on aurait pu obtenir dans certaines circonstances que la certitude basée sur de multiples expériences que notre corps n'est pas toute notre personnalité et qu'à lui seul il demeure incapable d'expliquer la totalité de notre vie psychique. Nous avons plus haut attiré l'attention sur l'agent producteur de cette force psychique qui la dirige d'une façon intentionnelle vers des formes déterminées. Mais ce désir fécond, cette volonté créatrice doit exister encore après la mort puisqu'elle produit les mêmes effets que durant la vie terrestre. C'est peut-être la même force que celle qui est cachée au sein du spermatozoïde et qui dirige l'évolution de la cellule, mais elle est plus active toutefois, puisque quelques instants lui suffisent pour accomplir son œuvre de reconstitution organique.

Une fois libérés de nos conceptions spatiales, quelle difficulté y a-t-il à admettre qu'une force puisse agir instantanément et reconstituer une forme inférieure détruite ? N'ayant pas pour but de traiter d'une façon spéciale la question des phénomènes psychiques, nous ne voulons pas approfondir ce sujet dont le développement se trouve en des ouvrages spéciaux. Mais la conclusion que nous pouvons tirer, c'est qu'une fois la réalité de ces phénomènes admise, ils illuminent les données déjà acquises de la psychologie et nous offre des échappées sur un monde supérieur.

Nous avons constaté que c'était bien la volonté qui était le grand moteur de l'univers. Nous n'avions fait que pressentir cette vérité que l'expérience a confirmée. Les intentions du sens intime trouvent ainsi un fondement, solide. Le passage du plan psychique à un plan supérieur s'est accompli laissant encore à cette imagination scientifique dont parle Crookes le soin d'avoir de nouvelles divinations. Guidés par cette faculté dont les audaces sont souvent des révélations, nous pouvons concevoir la continuité des forces naturelles se prolongeant les unes dans les autres jusqu'à la force pure et sans mélange.

Le surnaturel n'est-il pas devenu ainsi expérimental ! Ce monde que l'on supposait suspendu au-dessus de l'Univers, en dehors de notre portée, que nul ne pouvait atteindre à moins qu'il ne s'abaissât vers lui, nous pouvons le toucher et l'étreindre puisqu'il est au dedans de nous. Il n'y a plus de naturel, ni de surnaturel au sens théologique ou même spiritualiste, car tout est nature, ou si l'on préfère, tout est surnature. Cette conclusion que nous dictait la philosophie de l'immanence, la science tend à la confirmer.

Le philosophe Myers désigne d'un terme qui a fait fortune la zone obscure où s'élaborent les phénomènes transcendants, il l'appelle : « la Conscience Subliminale », réservant le nom de « Supraliminale » à celle qui émerge simplement au-dessus du plan terrestre. C'est dans cette conscience subliminale qu'il localise les faits considérés par la mystique comme d'ordre spirituel, par exemple, l'extase et le ravissement.

Dans son ouvrage sur *l'Expérience religieuse*, William James, s'inspirant des idées de Myers, admet la réalité de l'invisible qui, dans certains cas, manifeste sa mystérieuse présence par une sensation d'âme « réelle de la réalité la plus intense » quoique ne pouvant être perçue par aucun de nos sens externes. Mais ces émotions religieuses doivent avoir une cause : les influences cérébrales ne sont pas des explications, ce sont des moyens intermédiaires entre l'émotion et son principe. Le sentiment religieux fait partie de la psychologie, la psychologie fait partie de l'univers, et c'est par là qu'elle rejoint la métaphysique.

Les matérialistes comme Max Nordau croient trop aisément avoir coupé les attaches qui relient les sentiments religieux à un monde supérieur quand par exemple, ils sont parvenus à rattacher à un état morbide le phénomène transcendant de la Sainteté. Qu'est-ce que cela prouve ? Que signifient les mots « états morbides ? » Rien autre chose, sinon un état anormal dans lequel l'équilibre physiologique est rompu. Mais la question est justement de savoir si, dans certains cas, cet état anormal n'est pas plus favorable à l'éclosion d'une grande idée ou d'un sentiment héroïque qu'un état ordinaire de quiétude et de stabilité physiologique. C'est ici le cas d'appliquer la maxime de l'Évangile : « C'est à ses fruits que l'on reconnaît l'arbre », si la fécondité et la sublimité dans l'action découlent d'un cerveau malade, ce qui est intéressant, ce n'est pas la maladie du cerveau, mais bien l'œuvre sublime et la pensée transcendante. Le culte de l'état normal est plat et bien bourgeois ; car si l'originalité du système nerveux peut produire des perversions intellectuelles et morales, elle peut être aussi la manifestation physiologique de la sainteté et du génie, et il y aurait lieu de distinguer. Maudslayi lui-même, malgré sa tendance préférée à considérer comme une tare l'origine morbide de certains états, est obligé de reconnaître que c'est surtout l'effet produit qui importe : « Quel droit avons-nous, dit-il, de croire « que la nature est tenue d'accomplir son œuvre au moyen d'esprits normaux. Elle peut trouver dans un esprit incomplet un instrument plus convenable pour tel ou tel besoin particulier. Ce qui importe c'est l'ouvrage accompli et les qualités qui permirent à l'ouvrier de l'effectuer. Il est fort « indifférent au point de vue de l'univers que cet ouvrier ait pu présenter à « d'autres égards de graves défauts, qu'il ait été hypocrite, débauché ou « dément. Il nous faut donc revenir au consentement général de l'humanité « ou du moins des hommes compétents par leur instruction et leur expérience. »

Or, dans la masse énorme des faits religieux dont beaucoup sont insignifiants, il y en a dont la valeur est indiscutable et qui par là même apportent à celui qui en est l'auteur un supplément de vie. La conversion qui est le préambule de la sainteté au point de vue individuel et social est la cause

d'une amélioration pratique que chacun peut toucher du doigt. La conversion est bien le passage volontaire, désiré et recherché d'un plan inférieur à un plan supérieur, et dans ce passage l'âme se laisse guider par l'attrait des vérités religieuses. C'est l'échange d'idées superficielles, de sentiments sans profondeur, contre des idées intuitives et des sentiments graves; c'est une descente du supraliminal où naissent, vivent et meurent les phénomènes dans la conscience subliminale où la vie s'étale en nappe profonde, n'attendant qu'un instant propice pour se transformer en conscience claire. Cette intervention se fait plus ou moins rapidement, tantôt en coup de foudre, par un changement brusque; c'est alors un effondrement de notre conscience ordinaire qui fait apparaître au jour une individualité plus élevée. D'autres fois, c'est par une lente infiltration que la substitution s'opère, favorisée par la lassitude que nous éprouvons de l'inconstance, de la mobilité des phénomènes qui nous fatiguent en même temps qu'ils nous font désirer une vie mieux assise et des impressions plus tenaces. Mais, soit irruption brusque du subliminal, soit déclin insensible de la conscience extérieure, c'est le même monde qui apparaît, qui s'installe en nous, ou si l'on préfère, c'est nous qui nous installons en lui, car nous y sommes chez nous. Le monde sensible, qui jusqu'alors avait été pour nous le centre attirant de la vie, est complètement inhibé dans un monde plus subtil et devient pour l'âme un désert aride dont elle a hâte de sortir. C'est parmi des tombeaux que le saint circule car il a immolé tout ce qu'il a cru devoir être un obstacle à son avancement spirituel : si son corps se meut encore sur la terre, sa pensée est ailleurs, là où elle a déjà émigré, dans cette région plus sereine où son âme s'est définitivement installée. Assez souvent, notre éducation, notre instruction religieuse première, le milieu social, notre égoïsme surtout sont autant de causes retardantes, autant d'obstacles à notre libération. La vie phénoménale a chez la plupart des hommes une telle intensité, les objets de leurs convoitises se sont déposés en couches si épaisses et si solides à la surface de leur âme, qu'il faut d'abord déblayer le terrain et briser cette nappe durcie de désirs sensibles pour favoriser le dégagement de l'esprit intérieur. « Quand il s'agit, dit M. James, d'un individu chez qui la vie subconsciente est très développée, en qui les raisons d'agir et de croire mûrissent d'ordinaire dans le silence, il est impossible au sujet lui-même comme à ceux qui l'observent, de se rendre compte de toutes les causes de transformation, ce qui permet l'hypothèse d'une intervention miraculeuse ».

Nous savons que ce surnaturel n'est pas un cas fortuit, et qu'il ne serait nulle part s'il n'était partout. Le vrai miracle n'est rien autre chose qu'un fait ordinaire encore ignoré, signe avant-coureur d'une science nouvelle, mais dont la signification est morale et religieuse pour ceux qui savent découvrir

au delà du fait fugitif les forces occultes qui l'ont produit. Le miracle c'est l'éclair qui déchire la nue obscure et qui, pour un instant très court, nous permet d'entrevoir les profondeurs inconnues et les ressources cachées de l'univers, là où se trouvent les vraies sources de la vie. L'univers tout entier baigne dans le surnaturel, nul ne peut échapper à son action, mais il y a certains points de vue desquels il est mieux entrevu. Ce que nous appelons conscience subliminale n'est par rapport à notre moi normal qu'un poste avancé d'où notre horizon s'élargit et d'où notre vue s'étend sur un monde meilleur et plus lumineux.

Il y a un fait capital sur lequel on ne saurait trop insister, c'est l'intervention nécessaire de la volonté pour nous introduire dans cet au-delà. Nous devons nous abandonner librement à la merci des puissances que nous jugeons supérieures, et cet acte de volonté est le principe initial de la vie intérieure. « La psychologie et la religion, dit encore W. James, sont d'accord pour admettre qu'il existe des forces extérieures à la conscience claire de l'individu qui jouent dans sa vie un rôle rédempteur. Mais pour la psychologie, ce sont des formes « subconscientes » agissant par « incubation » ou « cérébration » plus ou moins rapide, ce qui implique qu'elles sont immanentes à l'individu, tandis que pour la théologie chrétienne, ce sont les manifestations directes et surnaturelles d'un Dieu transcendant. » C'est toujours le même dualisme fatidique. Cette séparation de la psychologie et de la métaphysique n'est au fond qu'une distinction logique. L'âme étant partie intégrante de l'univers, entre cet univers et l'esprit, il n'y a pas solution de continuité puisque l'esprit est partout. Un surnaturel transcendant, entendu au sens de la théologie chrétienne, en créant deux mondes superposés, romprait l'unité de l'univers et rendrait toute jonction impossible. La psychologie — et par là il faut entendre la synthèse des états de l'âme — n'est qu'une parcelle détachée de l'ensemble par l'artifice de l'esprit. La vérité c'est que le monde tout entier la précède et la prolonge et ce que nous appelons phénomènes spirituels ne sont au fond que des nuances plus ou moins délicates d'un même univers, des reflets des régions supérieures dont le trop vif éclat est tamisé par l'écran opaque de notre corps. Ces états n'ont pas moins de réalité ni moins de consistance que les autres. Pourquoi parce qu'ils sont plus nobles seraient-ils pure illusion ? Nous n'avons aucun droit de réserver le nom d'états de conscience aux phénomènes qui nous étourdissent par leur sonorité et nous éblouissent par la lumière crue qu'ils produisent. Ces modes du psychisme supérieur sont des réalités transcendantes par rapport aux modes inférieurs, car la véritable transcendance n'est qu'une question de degrés. Un état supérieur de l'évolution n'est supérieur que par rapport à celui qui le précède. Si donc par intervention surnaturelle on entend l'inclinaison de ce monde d'en haut vers notre

monde d'en bas, si c'est cela que l'on appelle la grâce, rien n'est plus rationnel ni plus admissible. Mais cet abaissement et ce contact ne changent pas notre nature, ils la complètent simplement en lui donnant un épanouissement plus grand. Et lorsque cette union est accomplie, le surnaturel qui n'était autre que l'inconnu et l'inexploré, ou, si l'on veut, de la conscience non encore réalisée pour l'homme, rentre dans le domaine de l'expérience. On comprend ainsi ce que peut être l'efficacité de la prière : elle engendre en nous une modification véritable, elle crée des formes pensées qui sont comme le véhicule nécessaire à la descente du surnaturel en nous. Mais tout cela s'opère dans le sens de notre nature et exige une préparation spéciale. De véritables bouleversements naissent alors en nous que la subconscience seule est incapable d'expliquer et dont il faut rechercher la cause plus haut et plus loin. Mais, même dans le cas d'intervention directe d'un monde supérieur, il faut que la conscience qui reçoit cette sollicitation soit dans un état tel qu'elle puisse en bénéficier. En d'autres termes, il faut que nous ayons déjà un capital d'âme suffisant : c'est parce que nous sommes déjà riches que nous sommes encore enrichis. Si on excepte la mise de fonds de notre nature intime, aucun don n'est absolument gratuit, c'est nous qui par nos efforts et notre sacrifice avons déjà acquis antérieurement. Il est à remarquer, en effet, que ces coups de foudre célestes ne tombent jamais sur des âmes vulgaires mais sur des âmes déjà vigoureuses, en sorte que l'effet produit est plutôt un redressement qu'une création. De là, le souffle puissant de l'âme que l'éclair a illuminée qui, semblable à un vent d'orage balayant des feuilles mortes, emporte tous les amas flottant à la surface de notre être, tout ce qui manque de vie intense et de sève divine. Il est bien vrai qu'ordinairement « nous vivons à la surface de notre être », mais toute surface suppose des profondeurs cachées, et ces profondeurs ne sont autre chose que notre conscience subliminale où retentissent les échos d'un monde supérieur et dans laquelle s'élaborent déjà nos destinées futures.

On peut dire, en effet, que la subconscience est un capital amassé par une activité antérieure, une ébauche, une illumination transitoire de la conscience infinie, un peu moins imparfaite seulement que la conscience inférieure. Ce que nous appelons notre personnalité ou mieux notre individualité n'est qu'un état transitoire, une synthèse de phénomènes fugitifs ; c'est une manifestation passagère du Moi qui n'est limité ni par le temps ni par l'espace, mais demeure sans limites. Le Moi étant ainsi considéré comme infini ne supporte aucune division. Quand donc nous opposons notre moi à celui des autres, c'est par un effet de mirage et une dernière fois il nous faut dénoncer le péril spatial qui est la cause de ces divisions et de ces oppositions. Nous confondons ainsi le Moi avec notre individualité et nous

le ramenons à des proportions ridicules. Notre Moi, c'est l'Univers, c'est la Force, c'est la Volonté ou la Conscience et nos différentes personnalités ou nos différents psychismes ne sont que des schèmes plus ou moins parfaits de ce Moi infini. Dire que — notre personnalité, se transformant ainsi indéfiniment en personnalités plus grandes, — nous devons nous évanouir avec elle, c'est concevoir un moi local, c'est de nouveau introduire le préjugé de l'espace dans la psychologie transcendante. Pourquoi notre vision disparaîtrait-elle à mesure que la perspective s'élargit ?

Ce qui nous chagrine, c'est la pensée de nous trouver ainsi perdus dans la masse ; nous ne pouvons concevoir ce passage de la multiplicité à l'unité et nous avons peur de ne pas nous reconnaître au sein de la Conscience absolue. Quand nous parlons ainsi de nous, c'est de notre moi superficiel qu'il s'agit, avec ses habitudes acquises, ses désirs, ses affections, en un mot, avec tout son cortège d'idées et de sentiments. Mais ce moi qui n'est jamais identique à lui-même à deux instants de la durée comment pourrait-il être définitif ? L'incommunicabilité des âmes provient des cloisons étanches que notre esprit a élevées entre elles ; mais le progrès moral ne consiste-t-il pas dès ici-bas à les faire tomber, en faisant triompher l'idéal de Justice et d'Amour ?

Il ne faut donc pas concevoir l'immortalité d'une façon étroite et égoïste. Au terme de l'évolution — si toutefois il nous est permis de parler de terme — chacun ne vivra plus pour soi, replié sur lui-même ; il n'y aura plus qu'une vibration infinie faite de toutes celles qui ont illuminé les myriades d'êtres qui se sont succédé dans l'univers. Nous avons vu la difficulté que notre raison déformée éprouvait pour concevoir comme possible la pénétration des corps les uns dans les autres : n'est-ce pas le même préjugé qui se dresse devant elle quand il s'agit de la fusion des âmes ? Non, le moi n'est pas un flot solitaire au milieu de l'univers, c'est notre ignorance qui nous le fait envisager ainsi : il n'y a pas d'âmes impénétrables, elles s'appellent au contraire les unes les autres comme les cellules d'un même organisme et c'est cette communion universelle qui sera le couronnement de l'évolution des mondes, des individus et des sociétés.

Quand nous parlons de la survivance, c'est toujours d'une survie consciente. Mais de quelle conscience s'agit-il ? Est-ce de la conscience inférieure ou de la conscience subliminale ? Cette dernière elle-même ne peut être considérée comme définitive puisque les consciences qui toujours se modifient ne sont que les manifestations passagères de la vie sans limite. Comme ce mouvement spirituel doit aboutir sinon à l'Universel ou à l'Absolu considéré dans son essence, du moins à sa première manifestation, au *Logos* éternel, c'est là que nous résiderons mêlés et confondus avec lui. Loin d'être pour nous l'anéantissement, ce sera au contraire la dilatation de ce qu'il y

à de meilleur en nous puisque cet absolu sera constitué par le plus pur des Ames. Encore une fois l'angoisse de notre cœur vient de ce que nous ne comprenons pas comment la multiplicité pourra se reconnaître dans l'unité, et cette angoisse ne cessera que lorsque nous aurons renversé l'idole spatiale. A sa place, ce qu'il nous faut édifier c'est le règne de l'Esprit, qui sera rétabli dans sa véritable nature, et apparaîtra sous son vrai jour lorsque, les unes après les autres, auront disparu les formes matérielles qui ne sont qu'autant de manifestations imparfaites de sa réalité transcendante.

Pour nous, loin de nous désespérer de voir s'écrouler successivement nos personnalités fragiles, nous devons nous réjouir en songeant que notre destinée est de devenir toute Pensée et tout Amour.

Et maintenant, à ceux à qui ces perspectives apparaîtraient comme un rêve, nous pourrions répondre que le rêve, quand il se confond avec la vie, avec le mouvement général de l'univers, n'est autre chose que la réalité.

(A suivre.)

E. W.

LE LIVRE SUPRÊME

Sonnet dédié à mon ami V. Noterb.

La nature est un livre immense, universel ;
Il est ouvert à tous, mais peu savent y lire
Dieu, poète éternel qui n'y cesse d'écrire
Le poème sacré de la terre et du ciel.

Du monde planétaire au plan spirituel
Il tente le savant et le porteur de lyre ;
Mais pour hausser son front jusqu'au céleste empire
Il faudrait à ce nain les ailes d'Uriel.

Il nourrit cependant des rêves d'Encelade ;
Et ce lilliputien s'essaie à l'escalade
Du divin univers qu'il se croit dévolu.

L'homme est un écolier qui doit toujours apprendre ;
Mais qu'il n'espère point atteindre à l'Absolu ;
Ne pouvant l'égaliser, il ne peut le comprendre.

Paris, mai 1907.

JULIEN LARROCHE

Le Médianisme

Maintenant que la science est arrivée à reconnaître la réalité des phénomènes, ou du moins d'une bonne partie des phénomènes dits spirites, il s'agit, pour elle, de les expliquer, d'en trouver la cause, afin de renverser la théorie spirite.

Beaucoup de savants sont aujourd'hui attelés à cette tâche, et le devoir des spirites est de les suivre pas à pas dans leurs recherches. C'est ce que je vais essayer de faire à propos d'un article paru dans la *Rassegna Nazionale* du 16 février 1907.

L'auteur de cette étude, M. Pietro Stoppani, commence par dire qu'il faut écarter toute théorie.

Le tort des spirites a été de vouloir théoriser avant d'avoir suffisamment observé les faits. Ce qui les a surtout induits en erreur, c'est la partie intellectuelle des phénomènes ; mais c'est à tort. On peut tout expliquer, les phénomènes psychiques aussi bien que les phénomènes physiques, sans recourir ni à l'hypothèse satanique, ni à l'hypothèse spiritique.

Avant d'aller plus loin, nous devons observer que les spirites n'ont pas fait d'hypothèses du tout. Ce sont les esprits eux-mêmes, M. Stoppani en convient d'ailleurs (p. 606), qui ont dit et prouvé ce qu'ils étaient. Les demoiselles Fox, en 1847, n'ont point *supposé* que c'était un esprit qui produisait les bruits inquiétants auxquels elles assistaient. C'est la cause invisible qui leur a dit qui elle était.

Des phénomènes de ce genre s'étant produits de tous temps, en tous pays, et ayant été contrôlés et trouvés exacts, il était bien naturel que les spirites admissent cette explication, et il est d'autant plus naturel qu'ils y persistent, que les plus fortes têtes des corps savants ont perdu leur peine, jusqu'à ce jour, à chercher une meilleure explication.

Toutes leurs *hypothèses* — car, tout en interdisant aux autres de faire des hypothèses, les savants ne se gênent pas pour en faire eux-mêmes, et des plus extravagantes, — toutes leurs hypothèses, dis-je, sont tombées devant le ridicule et l'absurde ; toutes, sans exception, se sont évanouies devant le bon sens comme la gelée blanche devant les premiers rayons du soleil matinal.

Les spirites n'ont donc pas fait d'hypothèse. Ils ont accepté, après contrôle, l'explication que leur ont donnée les esprits eux-mêmes. Ont-ils eu tort de croire ces intrus, ces invisibles, qui viennent marcher sur les plates-bandes de la science sans avoir reçu le sacrement du diplôme.

Ma foi, je pense qu'ils ne demandent pas mieux, si j'en juge d'après moi-

même, que d'accepter une autre explication, vint-elle des savants, pourvu qu'elle soit acceptable, c'est-à-dire plus simple et plus complète, en un mot, meilleure que l'explication donnée par les esprits et, jusqu'à preuve du contraire, confirmée par l'expérience.

Voyons donc si M. Stoppani va nous fournir cette explication tant désirée.



Le médium étant nécessaire, dit M. Stoppani, pour obtenir les phénomènes appelés jusqu'ici spirites, il ne faut plus dire *spiritisme*, ce qui implique une prétendue explication, mais simplement *médianisme*, ce qui indique les phénomènes et rien de plus.

J'ai tant de fois entendu les savants dire que les spirites ne savent pas raisonner, que je les crois sans peine ; mais je dois dire que les savants ne raisonnent pas mieux. En effet, le mot *médianisme* implique, lui aussi, une prétendue explication, et, de plus, purement hypothétique. Il implique que le médium est nécessaire, ce qui est exact, et qu'il est *seul* nécessaire, que tout vient de lui, ce qui est faux pour moi et, en tout cas, est à prouver par les savants, avant d'aller plus loin.

Comme tous les autres hommes de science, M. Stoppani part donc d'une hypothèse, d'un *pré-jugé* (jugé d'avance).

Ce premier pas est de mauvais augure, mais ne préjugeons pas nous-mêmes, ne condamnons pas sans entendre ; suivons notre auteur.

Qu'est-ce que le médium ?

Nous sommes tous plus ou moins médiums, dit M. Stoppani. « L'énergie médianique se retrouve plus ou moins en nous tous à l'état latent. »

Voilà un aveu qui ne manque pas d'intérêt. Saint Paul avait déjà dit quelque chose d'analogue ; mais saint Paul dit de lui-même quelque part : « Quant à moi, je parle comme un insensé. » On pouvait donc, on devait même ne pas le croire ; d'ailleurs, saint Paul était-il au moins bachelier ? Avait-il seulement son certificat d'études primaires ? J'en doute fort.

Nous croirons plus volontiers M. Stoppani : tout le monde est médium, il n'y a de différence que du plus au moins.

Maintenant, il s'agit de savoir si le médianisme est un état physiologique ou pathologique.

Jusqu'à présent, les savants ont affirmé que tous les médiums sont des malades ; ils connaissent très bien leur maladie, du moins le nom, c'est l'hystérie.

S'il en est ainsi, étant tous médiums, nous sommes tous hystériques, un peu plus, un peu moins. Le Dr Grasset nous a déjà appris que nous sommes tous fous ou demi-fous. Tout se tient dans la science !

Ce raisonnement nous introduit de plain-pied dans le cercle vicieux d'Épiménide; vous vous souvenez?

Épiménide dit que tous les Crétois sont menteurs, Épiménide est Crétois, donc il est menteur.

Mais si Épiménide ment quand il dit que les Crétois sont menteurs, les Crétois ne sont donc pas menteurs. Et Épiménide, qui est Crétois, n'est pas menteur, et ainsi de suite.

De même : les savants disent que les hommes sont tous fous. Les savants sont hommes, donc ils sont fous. Mais s'ils font preuve de folie en disant que tous les hommes sont fous, tous les hommes ne sont donc pas fous... Je vous fais grâce du reste.

Sortons du cercle et revenons au médianisme.

Le médium proprement dit est celui qui, par sa nature ou par l'éducation, l'entraînement est plus médium que les autres. C'est lui qui, plus ou moins aidé par les assistants, produit tous les phénomènes physiques du médianisme, substitut du spiritisme.

M. Stoppani explique ces phénomènes physiques par l'attraction (p. 615). C'est ce qui s'appelait autrefois expliquer l'inconnu par l'inconnu.

Acceptons néanmoins l'explication, qui n'est qu'une hypothèse et voyons si elle rend compte des phénomènes.

Si une force quelconque, attractive ou autre, existe en nous tous et produit les phénomènes physiques du médianisme, les effets devraient être constants et toujours proportionnels aux causes; le nombre des assistants devrait suppléer à la puissance d'un médium absent.

Or, l'expérience prouve qu'il n'y a aucun rapport de ce genre entre la prétendue cause et l'effet, et que, bien souvent, les effets sont en raison inverse du nombre des assistants. Il arrive même qu'ils sont complètement nuls.

Autre question, cette force attractive supposée est-elle soumise à la volonté? A la volonté de qui? Du médium ou des assistants? A la volonté collective? Alors les effets devraient être en rapport avec la force de cette ou de ces volontés, ce qui est démenti par une foule d'expériences.

La force attractive que, sous le nom de *médianisme*, nous présente M Stoppani comme la cause première et même unique de tous les phénomènes spirites, n'est donc qu'une pure hypothèse.

Quoique peu vraisemblable et, d'ailleurs, pas nouvelle, si cette hypothèse expliquait tous les faits, nous pourrions l'accepter; mais, sans parler des faits psychiques, elle ne suffit même pas pour expliquer les simples phénomènes physiques.

..

Le difficile, en effet, n'est pas d'expliquer la production des phénomènes

physiques, mouvements de tables et d'autres objets, etc. : ce qui est embarrassant, c'est d'expliquer leur non-production, le repos des objets quand toutes les conditions requises paraissent réunies pour obtenir le mouvement.

Or, non seulement, comme nous l'avons déjà dit, il n'y a aucune relation entre le nombre des assistants, leur état de santé ou de maladie, et les phénomènes qui se manifestent; mais on voit des cas où, malgré le plus grand désir et la meilleure volonté, on n'obtient rien, absolument rien.

A quoi tient cette singularité?

Direz-vous que nous ne connaissons pas toutes les conditions du phénomène et que, dans le cas cité, il manque quelque chose que nous ignorons?

Cette restriction ne paraît guère d'accord avec votre hypothèse, mais acceptons-la provisoirement et passons à un cas encore plus déconcertant.

Un certain nombre de personnes sont réunies. On obtient des phénomènes plus ou moins merveilleux, mettons très merveilleux, la force *médianique* opère des prodiges. On est ravi; on est bien en train; tout va pour le mieux; on veut continuer: *encore, encore*, dit-on, comme les enfants que l'on amuse.

Tout à coup, la force médianique dicte deux simples mots : *C'est fini*. Les assistants emballés veulent continuer: Encore! Encore... Plus rien. C'est en vain qu'ils réunissent toutes leurs volontés, qu'ils concentrent toutes leurs attentions. Rien, rien, plus rien!

Qu'est donc devenue la force médianique? Les opérateurs qui l'ont soi-disant produite ne sont pas épuisés, pas même fatigués. Ils ne demandent qu'à continuer.

Sont-ils épuisés sans le savoir? Prenez du renfort, amenez des troupes fraîches, vous n'obtiendrez rien sans le consentement de *la force*.

La force invisible, supposée médianique, a dit : *c'est fini*. Et, effectivement, c'est fini, bien fini. Tout est rentré dans le calme et l'immobilité.

Qu'est-ce donc qu'une pareille force, aussi puissante pour ne rien faire, quand elle le juge à propos, que pour faire quelque chose?

Elle émane des assistants? Et voilà qu'elle est plus puissante qu'eux tous réunis; elle leur résiste victorieusement! Un groupe d'hommes a créé — par hypothèse — une force supérieure à lui-même et qu'il ne peut gouverner!

Et ce sont des anti-crétionnistes qui veulent nous faire accepter une pareille théorie!

Où est passée cette force? Qu'est-elle devenue? Vous nous avez dit — mais non prouvé — d'où elle provient. Expliquez-nous donc maintenant ce qu'elle devient quand il lui prend fantaisie de ne plus vouloir agir.

Rien ne se crée, rien ne se perd, dites-vous. Alors, ou cette force que vous aviez extériorisée est rentrée en vous et vous pouvez l'extérioriser de nou-

veau ; ou elle continue d'exister hors de vous et le milieu ambiant doit être saturé de forces médianiques extériorisées ; ou, ce qui est plus probable, cette hypothétique force n'est pas la cause *réelle, efficiente*, des phénomènes physiques du spiritisme.

Quoi qu'en dise M. Stoppani, le médianisme ne suffit donc pas pour expliquer les phénomènes spirites, pas même les plus simples.

Certainement, le médium et les assistants sont pour quelque chose dans la production de ces phénomènes, les spirites l'ont toujours dit et ne l'ont d'ailleurs pas inventé ; mais, moins subtils que les savants et plus rationnels, ils ont considéré le *fluide*, la force provenant des assistants et surtout du médium comme un *moyen*, et non comme le *principe*, comme cause *instrumentale* et non cause *efficiente*.



Les phénomènes psychiques, c'est-à-dire dénotant l'intervention d'une cause intelligente, mettent les hommes de science dans un encore plus grand embarras.

A ce point de vue, disent-ils, les phénomènes ne dépassent jamais le degré d'intelligence du médium ou des assistants.

Si cette assertion était vraie, elle ne prouverait rien ni pour ni contre la théorie spirite. Elle y serait même plutôt favorable.

Les esprits étant des âmes humaines désincarnées, il est naturel qu'ils soient à peu près au même niveau intellectuel et moral que les vivants.

Les prétendus esprits, dit-on, ne nous apprennent rien.

Ils ne sont peut-être pas chargés de nous faire l'école. Mais êtes-vous bien sûrs qu'ils ne nous apprennent rien ? N'est-ce rien que de nous prouver qu'ils existent, qu'ils ont survécu et que, par conséquent, nous survivrons aussi ? Mais c'est là la chose qui nous intéresse le plus au monde.

On ajoute : Les esprits ne disent que des banalités, des trivialités et même des grossièretés.

Êtes-vous bien sûrs qu'ils ne disent *que* cela ?

Qui se ressemble s'assemble. Ne serait-ce pas que vous-mêmes, par les dispositions d'esprit que vous apportez, attirez les esprits qui sont dans les mêmes dispositions.

Les esprits ne diraient-ils que des choses insignifiantes, que leurs discours prouveraient encore la théorie spirite mieux que toute autre hypothèse. Écoutez de sang-froid, je ne dis pas les caquetages des salons, des *five o'clock*, mais les conversations des hommes, même et surtout celles des savants, et vous m'en direz des nouvelles.

Quand même on en serait réduit aux hypothèses, il serait encore plus

naturel et plus compréhensible que les discours des tables et des autres moyens de conversation spirites vinssent des esprits que d'une émanation collectivisée, focalisée de l'intelligence des assistants.

C'est pourtant à cette dernière hypothèse que la science accorde sa prédilection. Essayons donc de nous expliquer comment s'opère ce phénomène qu'une table répond aux questions que nous lui posons.

La transmission de pensée, disent les savants, explique très bien tous les phénomènes psychiques. Vous posez les questions et votre pensée se transmet à la table ou au médium, elle s'y réverbère et vous revient sous forme de réponse que vous acceptez comme bonne, d'autant plus volontiers que c'est la réponse désirée par vous. Vous vous dupez ainsi vous-mêmes.

Mais nous autres, savants, ne nous laissons pas bernier ainsi. Nous avons étudié la physiologie, la psychologie et le reste. Nous connaissons la folle du logis ; nous avons étudié à fond les hallucinations individuelles et collectives ; nous ne nous laissons pas plus prendre aux embûches des esprits qu'à celles du démon.



La transmission de pensée, voilà, pour la science, tout le secret des phénomènes psychiques du spiritisme.

Les savants conviennent donc que la pensée se transmet sans l'intermédiaire d'aucun organe physique.

Il y a une éternité que théosophes, magnétiseurs et spirites le proclament et que les savants le nient, soutenant que la force nerveuse, instrument de la pensée, ne dépasse pas les limites de l'organisme ; que la transmission de pensée sans moyen matériel est un non-sens physiologique.

Qui a raison, des savants d'hier et de ceux d'aujourd'hui ? A notre avis, ce sont les modernes ; mais cette palinodie doit les mettre en garde contre eux-mêmes à l'avenir.

Malheureusement, ils n'ont pas plus tôt admis la transmission de pensée, qu'ils en font un usage, que dis-je, un abus extravagant et ridicule.

La transmission de pensée se conçoit, en effet, comme la télégraphie sans fil, entre deux intelligences : d'homme à homme et d'homme à âme. Nous avons là un transmetteur et un récepteur, les deux organes adaptés à la fonction. Mais l'homme à table !!!

Concevez-vous une planche qui reçoit la pensée, la perçoit, la répercute, y répond plus ou moins mal ? Pour une hypothèse, celle-ci est un peu forte ; et, quand on l'admet, on n'a plus rien à dire des sauvages qui croient également que leurs fétiches sont intelligents autant et plus qu'eux-mêmes.

La transmission de pensée existe bien réellement ; mais loin de saper la

théorie spirite elle la confirme ; elle prouve expérimentalement l'existence de l'âme et son indépendance du corps.

Je n'irai pas chercher bien loin pour prouver cette affirmation. Je lisais, ces jours derniers, ce qui suit, dans la préface de M. Lombroso au livre de M. Barzini : *Nel Mondo dei misteri*. (Dans le monde du mystère) :

Aristote, dans le chapitre premier de son *Traité de l'Âme*, a dit que, s'il existait des activités ou des passivités appartenant seulement à l'âme, celle-ci serait légitimement considérée comme indépendante et séparable du corps.

Eh bien ! La transmission de pensée est une activité propre de l'âme ; c'est une opération qu'elle exécute indépendamment du corps.

L'âme est donc séparable. La décomposition du corps n'entraîne donc pas celle de l'âme, mais simplement sa séparation, sa libération.

Cette activité, l'âme la conserve après la séparation, puisqu'elle la possède d'avance, puisqu'elle lui est propre.

Si la transmission de pensée a lieu — non pas d'homme à table jusqu'à preuve suffisante, — mais d'homme à homme, d'intelligence à intelligence, sans l'intermédiaire d'organes corporels, elle *peut* également avoir lieu d'homme à âme séparée et réciproquement. Il ne s'agit plus que de voir si cette communication des morts et des vivants a lieu *effectivement*.

Les spirites disent *oui*. Ils sont logiques.

Les savants disent *non*. Ils sont illogiques puisqu'ils admettent la transmission de pensée d'homme à homme vivant et, ce qui est bien plus miraculeux, d'homme à table !

Les savants seront donc obligés de se rendre au spiritisme ou de trouver une autre explication aux phénomènes dont ils admettent la réalité, sans parler de ceux qu'ils nient et que nous espérons bien les amener à reconnaître exacts.

Je n'ignore pas que les scientifiques trouvent en réserve d'autres hypothèses, mais ce ne sont que des hypothèses, et pas plus soutenables que le médianisme et la transmission de pensée.

Il serait aisé de le démontrer et je n'y renonce pas, croyez-le bien, mais en voilà assez pour aujourd'hui. A chaque jour suffit sa peine.

ROUXEL.

EUSAPIA PALADINO

DANS LE MONDE DES MYSTÈRES

Les impressions d'un savant sur les phénomènes d'Eusapia.

N° 3

B. Phénomènes objectifs.

Dans la première classe des phénomènes de ce genre sont compris « les phénomènes mécaniques » avec production de mouvements dans les objets « à contact », de la part du médium ; mais, à effets disproportionnés quant à la dépense de force névromusculaire ordinaire émanant d'elle. Maxwel leur donne le nom de « parakinésie » et Eusapia les produit facilement, aussi bien dans l'obscurité qu'à la lumière, et toujours, bien entendu, sous le contrôle le plus sûr et le plus rigoureux.

1. — *Oscillations et mouvements de la table, sans importance.* — Tels sont les faits primitifs et élémentaires de toute la phénoménologie spirite compliquée : je les ai sentis sous les mains et les ai vus, avec les yeux, des centaines de fois ; car du commencement jusqu'à la fin de chaque séance donnée par Eusapia, la table à tout moment, s'ébranle, se soulève d'un côté et d'autre, oscille et puis se remet « tranquillement » sans qu'il arrive rien d'autre.

2. — *Mouvements et battements de la table ayant une signification.* — Ces mouvements sont les plus fréquents et correspondent au langage conventionnel employé par Paladino (deux coups, « non » ; trois coups, « oui », etc...) ; ils règlent l'allure des séances, ordonnent et permettent les changements de chaîne, demandent les modifications de lumière, etc... En réalité, dans les séances d'Eusapia, la typtologie (à laquelle nous n'avons jamais reconnu le caractère spirite pur) se réduit à peu de chose comparée aux merveilleuses communications de nature personnelle ou d'ordre philosophique-social obtenues avec les autres médiums. En compensation, la table d'Eusapia possède un langage des plus riches, que je nommerai « mimique » et qui ressemble à celui d'un enfant.

3. — *Soulèvement total de la table* (nommés improprement « lévitations » par les spirites empiriques). — Que la table se soulève tout entière du sol quand les mains d'Eusapia y sont posées, sans qu'elles exercent la moindre force et qu'elles puissent y contribuer, est chose fréquemment observée dans les séances ; la photographie en a reproduit maintes fois le phéno-

mène d'une manière irréfutable ; j'en donnerai du reste des preuves dans mon livre.

4. — *Mouvements d'objets divers à peine touchés par les mains ou le corps du médium.* — Eusapia posant légèrement les mains sur les chaises, sur d'autres meubles, sur des objets de poids divers parvient à imprimer un mouvement de translation, de soulèvement, de rotation sur leur axe ; phénomènes qui ne peuvent pas être expliqués par la très faible pression qu'elle pourrait exercer.

5. — *Mouvements, ondulations, gonflement des rideaux du cabinet du médium.* — Je mentionne ici ce phénomène très curieux parce que les rideaux noirs du cabinet sont en contact le plus souvent avec la chaise du médium et sont quelquefois au-dessus. Or, ceux-ci et les rideaux latéraux supérieurs se meuvent, se gonflent de l'intérieur du cabinet, s'avancent, se retirent, s'ouvrent et se ferment sans qu'Eusapia puisse les faire mouvoir avec les mains ou les pieds qui sont soumis à un contrôle sévère.

6. — *Mouvements et gonflement des vêtements du médium.* — Ce phénomène sur lequel s'est basé erronément la commission de Cambridge pour proclamer la fraude d'Eusapia, est au contraire, d'après nos observations personnelles, sincère et vrai : il a lieu le plus souvent en pleine lumière et les pieds d'Eusapia étant bien surveillés, on a l'impression comme s'il était produit sous ses jupes par des jambes invisibles, mais palpables.

La deuxième classe de phénomènes n'est que le perfectionnement de la première : Ici, les effets médianiques sont obtenus sans contact aucun de la part du médium et à une distance qui peut varier entre quelques centimètres et quelques mètres. Ce sont les plus discutés, parce qu'on les comprend mal et qu'ils semblent contraires aux lois ordinaires de la physique, laquelle enseigne qu'une force mécanique doit agir directement sur les résistances opposées par les corps matériels. Toutefois, cette médiumnité « télékinétique » se manifeste le plus fréquemment dans les séances de Paladino. Je cite d'une manière sommaire les phénomènes principaux de cette classe.

7. — *Oscillations et mouvements de la table médianique sans contact.* — Nous les avons plus d'une fois certifiés ; tous y compris Eusapia, lèvent les mains de la surface de la table, et les meubles se meuvent d'eux-mêmes et donnent ainsi la preuve bien perceptible et visible de son habileté.

8. — *Soulèvements autonomes de la table.* — Ce sont les phénomènes qu'on préfère photographier ; et nous avons pu constater, à la plus grande lumière, une lévitation d'un meuble jusqu'à la hauteur de notre tête, tandis que nous étions debout au milieu d'une salle. Nous avons aussi assisté à une véritable danse de la table et en plein éclairage au gaz, quand le médium était enfermé et attaché dans le cabinet.

9. — *Ondulations, gonflements, et lancement au dehors des rideaux du cabi-*

net. — Ces phénomènes ont lieu aussi quand le médium est à distance, par exemple quand il est couché et lié solidement dans le cabinet ; on dirait que des personnages invisibles soulèvent le drap avec leurs mains, le tirent pour l'ouvrir et le retirent pour le fermer, etc...

10. — *Mouvements imprimés à des corps matériels par des mains volontairement tournées de leur côté, mais à distance.* — Ce phénomène impressionnant a lieu ordinairement à la lumière et à la fin des séances. C'est la vraie extériorisation de la motricité, illustrée par de Rochas.

11. — *Mouvements spontanés et déplacements d'objets divers à des distances variées du médium.* — On entend et l'on voit les chaises, les tables, les ustensiles, les instruments de musique, se mouvoir, etc... en somme, tout l'arsenal ordinaire des séances spirites, à une distance telle du médium à rendre absurde l'hypothèse de la fraude : j'ai vu de pareils phénomènes à une distance de 2 à 3 mètres.

12. — *Transport d'objets éloignés sur la table.* — Ce sont les phénomènes qu'Eusapia semble aimer le plus. Toutes sortes d'objets et (il est toujours sous-entendu) dans les circonstances facilement contrôlables, acquièrent, sous son influence médianique, une mobilité apparemment autonome, comme s'ils étaient animés : j'en mentionnerai ailleurs des exemples stupéfiants. Je dois dire cependant que, très souvent, de tels objets sont apportés avec les rideaux noirs qui ont, dans la phénoménologie de Paladino, une fonction importante, comme expédient pouvant servir à des membres inamovibles.

13. — *Déplacement des chaises des personnes qui surveillent.* — C'est un autre phénomène qu'aime beaucoup ce farceur de « John King. » Plusieurs fois j'ai été tiré violemment dans la direction du cabinet pour y constater des manifestations particulières ayant un caractère personnel. Souvent on sent enlever la chaise de dessous soi, etc.

14. — *Mouvements particuliers d'engins mécaniques placés à distance.* — Cette grande quantité de phénomènes concerne, par exemple, l'entrée en action, apparemment spontanée, d'instruments de musique (mandoline, guitare, piano, trompette, etc...) ou d'autres petites mécaniques (carillons, métronomes, dynamomètres, etc...) éloignés d'Eusapia. Ils se suivent abondamment dans presque chaque séance. Et je mentionne également ici les mystérieuses ouvertures et fermetures de circuits électriques pour l'éclairage obtenu par des manœuvres mystérieuses sur les interrupteurs à poire tenus dans les poches des assistants.

La troisième classe de phénomènes mécaniques concerne les « altérations de la pesanteur des corps » : je dois cependant déclarer que pour moi ce sont les phénomènes les moins sûrs, bien que d'illustres observateurs en garantissent l'authenticité.

15. — *Changements spontanés des poids d'une balance.* — Je n'ai pas vu le phénomène du pèse-lettres signalé comme vrai par de Rochas : au contraire, nous avons constaté des oscillations du bras d'une romaine (sorte de balance), sans qu'Eusapia l'ait visiblement pressée, étant voisine de la plate-forme; mais le phénomène nous a paru douteux.

16. — *Changements de poids du corps du médium.* — J'ai aussi vu de ces phénomènes, mais je n'en ai pas la certitude scientifique, et je les cite simplement, pour encourager les étudiants à faire des recherches ultérieures soigneuses.

17. — *Soulèvement en l'air de la personne du médium.* — Ce serait là la véritable lévitation dont, selon l'histoire, certains saints étaient capables : « Home (le médium) enlevé jusqu'au plafond ! » Eusapia réussit quelquefois à être soulevée avec sa chaise et à sa grande terreur, à être transportée sur la table. J'ai vu une seule fois « ce miracle » contraire aux lois de la pesanteur et il m'a produit l'impression d'être sincère de prime abord, mais avec l'aide inconsciente des deux observateurs (contrôleurs) dans l'exécution.

Une classe de phénomènes curieux, peu étudiés jusqu'à présent, est celle des faits médianiques auxquels je donnerai le nom de « thermo-rayonnants » : elle comprend un petit nombre, mais d'intéressants phénomènes.

18. — *L'air qui souffle du cabinet noir.* — Ce phénomène est très fréquent et se manifeste, pour ainsi dire, à chaque séance; c'est une véritable source (un courant) d'air qui vient de l'intérieur du cabinet et de l'arrière du médium.

19. — *Froid intense.* — Il est surtout annoncé (constaté) par les deux contrôleurs et est le prélude de plusieurs manifestations ; certains soirs, il est perceptible par toutes les personnes qui forment la chaîne. Représente-t-il peut-être, d'une manière symbolique, le froid « des sépulcres » qui se produit pour laisser sortir (se dégager) « les défunts » ? Certes, il est impressionnant et n'est pas une hallucination !

20. — *Radiation de la tête et du corps du médium.* — En approchant la main de la tête d'Eusapia, surtout de l'endroit où elle a une coupure faite par une ancienne chute, et quelquefois aussi de ses mains, on sent un souffle d'air très sensible, tantôt tiède et tantôt frais. On ne peut pas dire que ce phénomène (dont je parlerai plus tard plus en détail) ait une signification dans les hypothèses des nouvelles forces neuriques.

La classe des phénomènes « acoustiques » est déjà en partie comprise dans les trois premières, puisque le plus souvent les mouvements à distance sont rendus manifestes par le bruit, le son, le glissement sur le sol, etc., des objets et des instruments mis en action. Mais il y en a d'autres particuliers.

21. — *Coups, battements et d'autres bruits dans la table.* — Ce sont les fameux « raps » du spiritisme anglo-américain, et, dans les séances d'Eusapia,

sapia, on en entend par centaines ! Quelques-uns ont l'intensité de coups frappés par un poing formidable, mais invisibles. D'autres (et ce ne sont pas les moins mystérieux) ont lieu dans l'intérieur du bois.

22. — *Coups et battements à distance du médium.* — On les entend le plus souvent dans le cabinet, ou sur les chaises de ceux qui font le contrôle, qui sont voisins ; sur les meubles, sur les murs, dans le cabinet, etc...

23. — *Sons d'instruments de musique.* — J'en ai déjà fait mention ; nous les avons obtenus dans des conditions telles qu'on peut exclure l'œuvre de mains visibles et palpables : les trompettes font entendre dans l'air leur son rauque ; les cordes des mandolines et des guitares vibrent et grattent ; les touches du piano donnent des notes détachées ; et tout cela sans que personne, visiblement, n'y mette les mains. Mais, d'après mon expérience, ce ne sont jamais de vrais sons musicaux, ni des accords d'harmonie, ni encore moins des airs de mélodies : ce sont tout au plus des coups battus en cadence.

24. — *Bruits des mains, des pieds, etc.* — On entend, dans divers cas, un vrai battement des mains, soit derrière les rideaux, soit dans l'air, dans la chambre. Une ou deux fois, il m'a semblé entendre « des pas d'homme », dans le cabinet.

25. — *Sons de voix humaines.* — C'est là un phénomène des plus rares ; il consiste à entendre exactement, la « voix » des désincarnés (« d'outre-tombe », des spirites). Nous ne l'avons entendu qu'une seule fois, dans des conditions peu convaincantes pour moi ; mais ce n'est pas le moment propre ici de raconter les détails d'un événement spirite extraordinaire.

Je passe à une classe de manifestations non moins importantes, à celle qui, selon les spirites, doit révéler l'action « d'intelligence » occulte « à effets durables sur la matière inerte ». Eusapia est plutôt pauvre dans la production de ces phénomènes, à cause de son manque d'instruction.

26. — *Signes mystérieux produits à distance.* — Ces phénomènes consistent en caractères ou taches faits sur la table, sur les poignets des manches des assistants, sur le mur et qui paraissent tracés avec un crayon. Mais comme je ne les crois pas authentiques, ils ne méritent pas l'attention.

27. — *Écriture directe.* — Écriture faite directement par « les esprits » (selon les spirites) mais sans l'œuvre visible de la main, parfois cependant avec des objets graphiques visibles (crayons, graphite) et tantôt sains. Mais Eusapia est ignorante et dans un si grand nombre de séances auxquelles j'ai assisté, deux ou trois fois seulement j'ai vu apparaître des caractères qui, avec un peu de bonne volonté, pouvaient passer pour des lettres mal faites. Les esprits évoqués par le peuple du pays de la Pouille (l'Italie méridionale) se montrent très ignorants ; ce qui me paraît être une très grande objection à l'hypothèse spirite !

28. — *Empreintes sur plâtre.* — C'est là un phénomène préféré par ceux qui s'adonnent aux études psychiques et Eusapia en produit de beaux et de probants, bien que parfois dans des circonstances capables de soulever le doute. Ce sont des empreintes de doigts, de paumes, de mains, de poings, de pieds et même de visages, généralement tout à fait de profil ou à moitié ; ces figures ont une certaine ressemblance avec une Eusapia vieillie et pourraient être la reproduction de la figure de « John King », son père dans l'autre vie. Dans nos séances, nous avons obtenu plusieurs empreintes semblables, et je puis certifier que la plupart d'entre elles n'ont pas été truquées.

29. — *Apports.* — Phénomène d'ordre le plus élevé dans l'histoire et les exploits des médiums les plus célèbres ; et aussi phénomène de la plus haute signification pour les théories spirites de la désagrégation et de la réagrégation de la matière, puisqu'il consiste dans l'apparition imprévue, sur la table ou dans la salle, d'objets venant de loin et ayant traversé les portes, les murs (des fleurs, des rameaux, des feuilles, des clous, des monnaies, des cailloux, etc...). Ce phénomène s'est manifesté deux ou trois fois dans nos séances ; mais j'avoue franchement ne pas en être convaincu, car il convient d'être mieux observé tant chez Eusapia que chez les autres médiums.

J'entre maintenant dans la phénoménologie la plus élevée, dans celle qui constitue la base véritable du spiritisme ; c'est-à-dire la catégorie « des matérialisations ». Il s'agit de créations *ex novo* par le transport (l'émanation) du fluide vital ou par l'esprit du médium, de formes plus ou moins organisées ayant les caractères physiques que nous attribuons à la matière, c'est-à-dire d'êtres résistant au toucher et à la sensation musculaire (tangibles) et d'être parfois doués d'une lumière propre (lumineux), mais le plus souvent simplement capables d'arrêter les rayons extérieurs de la lumière (les rendant visibles). La première classe susdite est celle des matérialisations solides que j'appellerai « formations médianiques ».

30. — *Coups, toucher et serremments de mains invisibles.* — Ce sont les phénomènes les plus communs des séances obtenues dans l'obscurité, ou à faible lumière, ou encore à la lumière rouge ; ce sont vraiment comme des mains humaines qui vous touchent, vous pressent, vous saisissent, vous attirent, vous repoussent, vous frappent légèrement, vous heurtent, vous tirent la barbe et les cheveux, vous donnent des taloches... Celui qui est novice dans ces phénomènes sent un frisson le saisir et en éprouve une réelle impression.

31. — *Organisations de formes solides ayant l'apparence de membres du corps humain.* — Ce sont ordinairement des mains, des bras, des épaules (?) et aussi des têtes qui s'essaient à travers le rideau et qui semblent être des morceaux ou fragments d'une créature qui est en formation :

rarement ces formes donnent l'impression (tangible) d'une personne complète; serrées ou saisies à travers les rideaux elles s'esquivent le plus souvent en hâte; mais quelquefois aussi elles restent longtemps et se laissent toucher surtout la figure. La bouche invisible simule aussi le geste d'un baiser, d'une morsure, etc..., abritée cependant, presque toujours, par l'étoffe du rideau.

31 bis. — *Organisation de mains perceptibles à nu par le toucher.* — Quelquefois on se sent touché par des mains véritables, ayant le caractère de membres d'une créature vivante; on en sent la peau, la tiédeur, la mobilité des doigts.

... Et si on les saisit, on sent l'impression de mains qui se dissolvent, s'échappent comme si elles étaient composées de substance semi-fluide.

32. — *Actions compliquées de formes matérialisées (tangibles-invisibles).* — Ces mains, ces bras, ces têtes et demi-personnes, restant toutefois imperceptibles à la vue de celui qui regarde dans le cabinet, derrière les rideaux par lesquels ils sont couverts, s'avancent vers les assistants, les touchent et les palpent, les saisissent et les repoussent, les caressent, les attirent et les embrassent avec toute l'attitude de créatures vivantes et réelles.

De plus, ils accomplissent des actions encore plus complexes, soit dans l'ombre du cabinet, soit en avant de celui-ci, par l'intermédiaire des rideaux noirs qui se gonflent et se projettent sur la surface de la table ou vers les chaises des plus voisins (qui ne font même pas partie de la chaîne), soit même en liberté et au beau milieu des assistants, à tel point que certaines personnes présentes se sentent abordées, pressées, embrassées, fouillées dans les poches, etc...

Ces dernières manifestations émouvantes (de celles susmentionnées, je suis sûr) ont rarement lieu et seulement en pleine obscurité ou à lumière très faible qui ne donne aucune netteté de perception visible; ayant assisté un soir à un de ces phénomènes, je ne puis en effacer l'incertitude de ma mémoire et il me faudrait des démonstrations meilleures et plus convaincantes.

Quelqu'un, parmi les assistants, a cru reconnaître et « identifier » ces formes invisibles, pseudo-réelles seulement au contact musculaire ou perceptibles au-delà des rideaux; mais, dans les cas où j'ai assisté, l'identification ne résiste pas, comme je le démontrerai, à la critique analytique de la psychogénèse du phénomène; c'est ce qui seul reste réel et authentique, quoique incompréhensible dans sa production.

J'unis dans un petit groupe « les phénomènes lumineux » élémentaires, visibles (« la téléphanie » des psychologues) par la lumière extérieure, mais toujours inorganisés.

33. — *Apparition de points lumineux.* — Ce sont les fameuses « petites flammes » des spirites : Eusapia en produit à volonté, mais non pas avec

la même intensité que les autres médiums que j'ai examinés. Ce sont de petites lumières indéfinissables, le plus souvent à contours vaporeux, quelquefois ressemblant à des globules très lumineux ; tantôt aussi ce sont de véritables « langues de feu » comme on en a vu apparaître sur la tête des apôtres. Ils n'ont pas encore été photographiés, que je sache ; mais ils sont des plus évidents, quelquefois multiples et réapparaissants ; il serait impossible, même absurde pour qui les a vus une seule fois, de les comparer, je ne dis pas les assimiler, à des phosphorescences artificielles.

34. — *Apparition de nuages ou brouillard blanchâtre.* — Ces phénomènes ne semblent pas être doués de lumière propre, puisqu'ils ne se manifestent que par un faible éclairage, au delà des rideaux ou dans le cabinet ; quelquefois ils entourent la tête d'Eusapia ou montent sur son corps quand elle est couchée dans le cabinet. Je mets à la fin « les matérialisations visibles », en tant qu'elles semblent formées d'une substance ou matière très subtile émanant de la personne du médium et composée de parcelles ou molécules qui interceptent la lumière ordinaire « téléplastique ».

35. — *Formations de prolongements obscurs du corps du médium.* — Ces phénomènes ont été aperçus et décrits par tous ceux qui ont fait des expériences avant nous avec Paladino. Visible à une demi ou très faible lumière et quand les mains anatomiques ou réelles d'Eusapia restent même en vue et bien contrôlées ; ces appendices néo-plastiques accomplissent un grand nombre des phénomènes ci-dessus décrits (les contacts et les attouchements, l'enlèvement des chaises, le transport des objets, etc...).

36. — *Extériorisation de formes ayant de la ressemblance avec des bras et des mains, venant du cabinet noir.* — Ces manifestations ne sont pas rares et ont déjà été observées par tous ceux qui ont assisté précédemment aux séances d'Eusapia. A cause de ma myopie, je ne les ai jamais vues, distinctement, mais ma vue quoique faible a toujours correspondu à celle des plus nettes des autres assistants, mieux doués que moi de la faculté de voir.

37. — *Apparitions de mains.* — Phénomènes qui sont parmi les plus ordinaires et les plus anciennes manifestations « spirites ». Les mains se montrent sous des contours des plus indécis, ou vaporeux, de couleur blanchâtre, presque diaphanes et avec des doigts allongés. Je les ai vues très bien toutes les fois que je me suis trouvé dans une situation favorable ; et ce n'étaient pas les mains du médium, qui étaient, en même temps, contrôlées et visibles de tous, sur la table.

38. — *Apparitions de formes obscures à caractère indéterminé ou peu évidentes.* — Ce sont les « matérialisations incomplètes ». Tantôt, on les voit, à travers le clair-obscur, s'avancer et s'évanouir en forme de globes noirs (des têtes ?), des appendices indéfinissables de pénombre (des bras ? des poings ?) ; tantôt ce sont des ombres à profil crochu et qu'on croirait bar-

bues (« John King? »); et puis sur un fond demi-lumineux, ce sont des fantômes noirâtres, plats, qui paraissent transparents, parés ou formés de manière étrange, gesticulant bizarrement. Ils se sont manifestés à moi, surtout dans les séances de 1901 et 1902; et j'en ai eu une perception tellement précise (affirmée par les autres personnes présentes), à pouvoir, si on le voulait, les désigner un à un.

39. — *Apparition de formes ayant un caractère déterminé et personnel.* — Nous touchons à la fin, puisqu'il s'agit de « matérialisations complètes » qui constituent l'apogée, atteint jusqu'à présent, de la médiumnité d'Eusapia; d'autres médiums (parmi lesquels Hovenn Cook, M^{me} D'Espérance), en ont donné de bien plus remarquables et, sans contredit, de plus extraordinaires. J'ai vu peu de fois ces phénomènes qui surpassent tout, parce que c'est un événement des plus rares dans la phénoménologie de Paladino.

Ce sont des figures bien dessinées, des têtes et des visages et des moitiés de bustes de personnages, le plus souvent imaginaires, qu'aucun des assistants ne reconnaît, ou qui s'identifient et se nomment, en se servant de notions puisées à l'histoire traditionnelle du spiritisme. Si cela est, j'aurais vu les mêmes fantômes qu'a vus mieux que moi et a eus au bras l'illustre William Crookes. Une seule fois l'apparition fut douteusement identifiée et nommée par des membres vivants de sa famille présents à la séance; mais je n'ai pas acquis de cet incident extraordinaire dans ma pratique, dans « le Spiritisme », cette impression d'évidence et de confiance que l'homme de science, le psychologue studieux de cette branche encore si nouvelle, habitué aux règles de la méthode positive sévère, a le devoir de s'imposer à lui-même, et le droit de prétendre des autres.

Sur toute cette partie de la phénoménologie de Paladino, je ne désire pas m'arrêter à présent, l'espace qui m'est courtoisement accordé, ne me permettant ni descriptions, ni discussions. Tel est le résumé de la synthèse vraie et simple de mon expérience personnelle.

Ainsi, dans les phénomènes qui forment l'objectivité de la médiumnité d'Eusapia, nous avons, d'après mon schéma provisoire, « neuf » classes et « trente-neuf » ordres de manifestations et j'en oublie peut-être quelques-uns, peut-être aussi en ai-je groupé plusieurs qui devaient être séparés; certes, je ne les ai pas tous vus et annotés et d'autres observateurs pourront en ajouter qui me sont inconnus. Tout autre que le simple soulèvement de la table et que le jeu du changement de mains ou de retirer le pied! Mais, à propos des mains et des pieds du médium, je dois aussi ajouter que ma classification simplifie trop les choses, en distinguant les phénomènes par ordre, comme s'ils arrivaient séparément.

En réalité, la séance est quelquefois très compliquée, et on assiste à des manifestations variées, simultanées; à de vraies décharges de force médiani-

que, à des bouleversements « spirites », à des scènes comiques ou pathétiques... ces dernières (et je fais allusion à la présentation, à la manifestation et à la communication des entités ou intelligences déterminées et plus ou moins mal identifiées, à proprement dire « les âmes des morts »), produisent des émotions troublantes chez les personnes impressionnables, et donnent raison, jusqu'à un certain point, à celui qui croit que les pratiques spirites sont un péril pour certains esprits faibles.

Je ne le nie pas en ma double qualité d'aliéniste et de névropathologiste; je dois toutefois dire que les cas si déplorables de folie ou de spiritisme névrosé sont très rares (et jusqu'ici dans ma longue carrière et parmi les milliers de malades que j'ai soignés, je ne me souviens pas d'en avoir eu plus de quatre ou cinq). Il convient d'ajouter que nos séances avec Paladino se sont passées, sauf quelques moments passagers, en parfaite tranquillité et sans émotion. Tous les spirites que je connais bien m'ont paru, toujours, des personnes d'un caractère équilibré, d'un esprit cultivé, ayant l'usage du monde et en excellente santé; j'ai aussi plusieurs fois admiré le calme qu'ils affectaient, se sentant ou croyant entrer en relation avec le monde de l'invisible.

(A suivre.)

Gênes, février 1907.

Professeur ENRICO MORSELLI,

traduit de l'italien par

Professeur C. MOUTONNIER.

LOURDES

et la Psychologie scientifique du Miracle ⁽¹⁾

S'il est une notion que les controverses ont peu contribué jusqu'ici à mettre en lumière, c'est bien celle du miracle déjà si peu précise en elle-même. Tandis que les uns le nient *a priori* comme impossible, les autres l'affirment hautement mais ne permettent, au nom du surnaturel, que sa simple constatation; si bien qu'aujourd'hui encore la réalité du miracle fait doute dans l'esprit de beaucoup.

Or, chaque année, de tous les points du monde, des milliers de malheureux, d'âmes désolées, de corps souffrants que la médecine abandonne vont à Lourdes, poussés par un dernier espoir et ils en reviennent en grand nombre, non seulement consolés, mais soulagés, réconfortés, guéris. Tel

(1) *La force curatrice à Lourdes et la psychologie du miracle*, par le Dr Hipp. Baraduc. 6 photographures hors texte, prix 1 franc. Bloud et Cie, 4, rue Madame. En vente à la Librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

est le fait qui s'impose à tous parce que scientifiquement contrôlé par la médecine qui constate là-bas des cures qu'elle se déclare absolument incapable de provoquer.

Le fait est donc bien établi: le miracle a lieu. Mais comment se produit-il?

Question téméraire, présomptueuse, impie, s'écrient certains croyants timorés qui identifient volontiers leur croyance et la foi. Foi, mystère et bon plaisir de Dieu ajoutent doctoralement les autres. Effet d'auto-suggestion, tentent d'expliquer certains qui cependant hésitent en face d'une multitude de cas où l'auto-suggestion n'explique rien : guérisons de cancer, de tuberculoses, de nécroses, de fractures, de maladies à fondement anatomique manifeste, de lésions tissulaires avérées avec création de tissus normaux et des anastomoses instantanées absolument réelles — le malade quelquefois n'ayant même pas la foi.

Devant de tels faits, les hommes qui pensent ont réfléchi, et c'est d'un commun accord que savants, philosophes, théologiens leur assigne, intermédiairement tout au moins, et en dehors d'une cause éloignée, surnaturelle, divine — Dieu seul est surnaturel — qui n'est pas niable, encore moins constatable, une cause prochaine, immédiate qui résiderait dans le jeu de forces préternaturelles, supraphysiques : les causes secondes des anciens.

Quelles sont donc ces forces?

Un savant original et hardi, le Dr Hipp. Baraduc, a pensé que si elles existaient elles ne pouvaient pas échapper indéfiniment au contrôle scientifique et il a tenté de les expérimenter. Tous nos lecteurs connaissent le sympathique docteur qui, par la méthode biométrique et la photographie, a pu découvrir, dans l'ambiance des sensitifs et des névrosés, la nature et le mode d'action de cinq types de forces fluidiques influençant et modifiant leur vitalité : normalement pour les premiers, pathologiquement pour les seconds; forces qui rendent compte des phénomènes d'obsession, d'envoûtement, de télépathie, etc...

Une de ses expériences doit être rapportée ici. Il s'agit d'une dame C. G. « qui est arrivée » dit-il « à se guérir d'une maladie invétérée de l'estomac pour laquelle elle avait été en vain consulter vingt-cinq médecins, en s'étendant après son repas et en priant avec énergie, dans une intention bien déterminée, d'après les indications de son guide. Cette personne n'est pas une hystérique, elle n'a pas la foi aveugle, mais elle est d'une intelligence supérieure et d'une sincérité absolue, dans ce qu'elle fait. Très étonné de l'amélioration produite par ces pratiques étranges, son mari me pria d'assister à la séance de fluides spirituels (d'après son expression) qu'elle prenait après son repas de midi (*heures des grâces, pluie des forces supérieures*). J'obtins l'autorisation de couvrir la tête de M^{me} C. G., son front, sa poitrine,

son estomac, ses mains, de PLAQUES PHOTOGRAPHIQUES MISES DANS DU PAPIER NOIR A RADIOGRAPHIE IMPERMÉABLE A TOUTE LUMIÈRE. J'ai obtenu ainsi, *venant de l'invisible* vers la personne, ainsi que l'attestent les clichés, une quantité d'impressions globales qu'elle sentait la toucher, la pénétrer, la vivifier. Elle s'est guérie par ces projections de substance spirituelle qu'elle demandait avec une entière conviction (1) ».

On comprend dès lors comme le Dr Baraduc a été logiquement amené à se demander si les cures de Lourdes ne trouveraient pas leur explication dans un phénomène analogue.

Il suivit donc le grand pèlerinage national de 1906 qui réunit 50.000 à 60.000 pèlerins et environ 1.500 malades connus. Il avait emporté avec lui un certain nombre de plaques enveloppées comme ci-dessus qu'il exposa partout où il supposait que la force pût agir. Toutes les plaques employées furent impressionnées et révélèrent trois types d'empreintes bien distincts.

Une personne s'était plongée dans la piscine avec deux plaques : une, qu'elle tenait contre sa tête, montre assez nettement un visage d'homme, à l'expression grave et soucieuse, au front très élevé, coupé par une ligne selon laquelle le niveau de l'eau s'est indiqué; l'autre, complètement immergée, est couverte d'un intense brouillard de force blanche, où se voient une multitude de petites physionomies humaines. Nos amis sauront ce que cela signifie et comprendront alors pourquoi les eaux de Lourdes n'offrent aucun danger de contagion.

Une autre plaque impressionnée au côté d'une mourante, au moment où elle fut brusquement guérie au passage du Saint-Sacrement, est plus troublante encore, car elle a enregistré l'empreinte d'un véritable courant, d'un ruban de lumière du diamètre exact de l'hostie par laquelle il semble avoir été émis.

Toutes les autres plaques (grotte, procession, etc...) sont constellées de gouttelettes fluidiques, de globules à contour très net et auréolés d'une poussée lumineuse, projetée sans doute par la chute du globule. Ces globules *identiques à ceux obtenus sur M^{me} C. G.*, mais beaucoup plus abondants, sont de substance sidérale et appartiennent, selon le Dr Baraduc, « à un plan du cosmos ayant une puissance de réparation » — plan providentiel — « A l'instigation de la prière unanime et fervente de 60.000 personnes, par l'action de ce plan supérieur évoqué sous le vocable de la Vierge Marie, il se produit une chute d'une rosée qui tombe en grosse quantité, comme un orage bienfaisant, sur l'ensemble de l'appel humain réclamant la force d'en haut. »

Puisqu'il y a impression lumineuse, il faut bien que cette lumière vienne

(1) *Les vibrations de la vitalité humaine*, p. 264.

de quelque part et l'examen attentif des clichés et de leur mode d'impression, leur comparaison avec les 1000 autres que leur auteur possède, ne permettent pas de penser que ce puisse être une émanation de la foule. Au surplus, son mouvement, son action paraît être soumise à des lois cosmiques précises, bien indépendantes de l'être humain. C'est ainsi que de novembre à avril, en hiver et durant l'élaboration de la sève, alors que le biomètre (1) accuse les mouvements contractifs condensateurs de l'éther terrestre, la force ne s'enregistre pas et les miracles n'ont pas lieu ; tandis que de mai à octobre, à la maturité de la sève et à sa descente, durant l'expansion éthérique, la force se constate et les miracles ont lieu. Cette force pénètre ou non les malades, agit différemment sur eux, selon leurs conditions personnelles de réceptivité, conditions variant selon leur état physique, psychologique, moral et mental. (Les pauvres sont particulièrement favorisés). En outre, sa vertu curative se spécialise davantage selon les époques qui différencient son orientation. Il suit de là, qu'en sériant les malades on obtiendrait des guérisons en nombre beaucoup plus considérable. Ce n'est pas le seul résultat heureux qu'on pourrait tirer de ces expériences qui, en même temps qu'elles sont un magnifique hommage rendu à la prière, consacrent désormais le bienfait social du grand sanctuaire des humbles et soumises à une méthode rigoureuse seraient singulièrement propres à élargir le domaine scientifique.

C'est pourquoi nous applaudissons au projet du Dr Baraduc qui désire qu'on institue à Lourdes un laboratoire qui reprenne et poursuive ses premières expériences, et qui ferait « avec le sanctuaire de la foi et la clinique humanitaire, une admirable trilogie » qui donnerait à la science la clef des rapports dynamiques, des échanges de forces susceptibles de s'établir entre le ciel et la terre.

H. O'WEN.

La Religion du Vrai

RÉSUMÉ SYNTHÉTIQUE

Pas d'affirmations sans preuves ! Pas de croyances sans probabilités logiques !

N'admettons comme vrai que ce qu'il nous est donné de constater dans

(1) Le biomètre est un appareil mesurant mathématiquement la force vitale d'un individu au moyen d'une aiguille isothermique que les fluides humains font mouvoir au-dessus d'un cadran divisé en 360 degrés. L'aiguille est également sensible aux feux de forces cosmiques variant avec les saisons.

la manière d'être des choses observées ou de comprendre et de reconnaître logiquement comme leur raison d'être.

Au premier chapitre de son livre : *La Religion Naturelle*, Jules Simon, abordant la question de la nature de Dieu, entre dans une longue dissertation contre le Panthéisme en faisant valoir la contradiction flagrante que présente la coexistence du parfait et de l'imparfait, par conséquent, du bien et du mal, dans l'ensemble universel, s'il faut considérer cet ensemble même comme l'Être Absolu, comme l'Être Parfait que nous appelons Dieu. Mais, quelles que soient les qualités qu'il déploie, qualités d'écrivain ou de philosophe, Jules Simon n'arrive jamais, après ce consciencieux travail d'analyse, à une explication quelconque de la raison d'être de cette coexistence du bien et du mal ; et alors, par des subterfuges d'habile rhéteur, il s'efforce de démontrer qu'un tel problème est aussi insoluble pour les panthéistes que pour les déistes, qui, de leur côté, sont bien forcés d'admettre la réalité de l'existence du mal dans l'œuvre du Créateur de toutes choses.

Si le mal existe, Dieu le veut donc ; et, pour le Tout-Puissant comme pour les mortels, vouloir le mal, c'est le faire, c'est s'en rendre coupable.

Dieu veut-il donc le mal ?

Oui ! nous empressons-nous de répondre, l'action du bien ne pouvant s'exercer que contre le mal, et Dieu voulant tout ce qui s'accomplit, Dieu veut le mal ; mais il le veut uniquement pour le triomphe du bien, qui, seul, peut être absolu et ne saurait agir que contre le mal, qui est toujours relatif, puisqu'il est l'effet de l'imperfection, elle-même évidemment toujours relative.

Posons alors en principe que Dieu ne peut vouloir le mouvement, sans vouloir, par cela même, la coexistence des contraires, c'est-à-dire :

1° Dieu ne peut vouloir le mouvement, dans l'ordre physique, sans vouloir le point de départ et le point d'arrivée de tout mobile subissant un déplacement quelconque et sans vouloir, en même temps, la puissance active d'un moteur et la résistance passive que le mobile doit opposer à l'action exercée sur lui par le moteur.

2° Dieu ne peut vouloir le mouvement, dans l'ordre intellectuel, sans vouloir le progrès qui doit lutter contre l'ignorance, pour parvenir au savoir.

3° Dieu ne peut vouloir le mouvement, dans l'ordre moral, sans vouloir le progrès qui doit lutter contre le mal, pour parvenir au bien.

Donc Dieu, en produisant le mouvement, a voulu la lutte entre les contraires, entre ces facteurs opposés qui sont : la force de puissance active et la force de résistance passive ; mais il veut, en définitive, comme résultante de l'action de la puissance contre la résistance, que la puissance du bien arrive à triompher de la résistance du mal. Sans cette lutte nécessaire, il n'y aurait pas de mouvement, il n'y aurait pas de vie.

La nécessité de la coexistence du bien et du mal est donc d'une évidence éclatante.

Voilà ce que Jules Simon n'a pas compris.

Quel rôle avons-nous à remplir dans cette lutte entre le bien et le mal, dans cette lutte qui est le mouvement même de la vie? Quels sont nos droits et nos devoirs envers nous-mêmes et envers nos semblables?

Certainement, ces droits et ces devoirs ne seront conformes à l'esprit de la Nature que s'ils constituent définitivement la loi du Vrai Moral qui doit régir la Société. C'est à cette loi qu'il faut obéir, et c'est à la Société seule que nous avons à rendre compte de notre conduite, parce que nous sommes pour elle des ressorts nécessaires, si faible ou si importante que soit la somme de liberté et, par conséquent, de puissance qu'elle nous concède ou que nous tenons de nos aptitudes, qui sont l'œuvre de la Nature.

Le bon sens, cette raison instinctive dont nos rapports avec nos semblables déterminent le développement, pour en faire la raison éclairée, nous dit hautement pourquoi nous sommes libres et responsables de nos actes uniquement vis-à-vis de la Société et non vis-à-vis de la Nature. En effet, nous arrivons à comprendre que, s'il en est ainsi, c'est parce que nous ne sommes pas des ressorts indépendants du mécanisme universel, des ressorts que le grand horloger de l'Univers aurait montés et semés, au hasard ou par caprice, dans les rouages de son immense et merveilleuse horloge, qui est l'ensemble de toutes choses, rien n'ayant été fait contrairement à l'intérêt général de cet ensemble par Celui qui veut tout ce qui doit s'accomplir dans l'éternel et universel mouvement qu'il imprime à son œuvre, mouvement qu'il ne cessera jamais de diriger. S'il cessait de le diriger entièrement, en donnant une indépendance quelconque à ces ressorts dont le mouvement particulier serait certainement inutile, sinon préjudiciable, au mouvement général, il abdiquerait une partie de sa puissance, qui alors ne serait plus absolue, et l'ordre de la Nature ne serait plus universel, Dieu ne serait plus l'Être Tout-Puissant, l'Être Absolu.

Il est vrai que le Panthéisme identifie l'œuvre divine avec le divin artisan qui en est l'auteur; et, en cela, le Panthéisme a raison; car c'est là une vérité qui ne peut avoir à redouter la moindre objection, si l'on reconnaît que la Nature ne cesse jamais d'agir sur elle-même.

Par la volonté divine, nous ne sommes faits que pour agir comme nous agissons à chaque degré de l'échelle des vies successives et progressives qui doivent nous conduire de la condition la plus infime à la condition suprême, c'est-à-dire du mal relatif au Bien Absolu. Notre libre arbitre ne peut avoir aucune influence sur l'action de la nature, puisque, cette action de la nature étant éternellement universelle, ce libre arbitre doit être un effet de cette action même. Mais par le contrat, tacite ou formel, qui s'éta-

blit entre nous et la Société, c'est-à-dire en raison de notre présence même dans la Société, notre libre arbitre entre en jeu dans l'exercice de nos droits et dans l'accomplissement de nos devoirs, droits et devoirs qui, déterminant notre liberté et notre responsabilité, s'unissent évidemment en vertu de leur connexité constante, réclamée aussi bien par l'intérêt individuel de chacun que par l'intérêt général de tous.

C'est à l'entière satisfaction de ce double intérêt que doit tendre la totalité des efforts dont nous sommes capables. Voilà en quoi consistent nos devoirs, et c'est de la Société que nous avons à exiger le respect et la protection de nos droits, droits sagement formulés par la mémorable déclaration des principes de 1789, déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

Toujours pour combattre la doctrine du Panthéisme, on objecte encore que, si l'identité de Dieu et de la nature constitue l'Être Absolu et si le progrès des créatures est l'évolution qui part du mal relatif pour arriver au bien relatif ou absolu, l'origine du mal doit précéder l'origine du bien ; et alors on affirme que Dieu doit ressentir les effets du mal avant de ressentir les effets du bien, se sentir offensé avant de se sentir satisfait. Ce sont là deux conditions différentes devant porter atteinte, dit-on, à l'immutabilité de l'Être Absolu.

A cela il y a une réponse parfaitement logique : C'est que Dieu, embrassant d'un seul regard tout l'infini de l'espace et du temps, voit coïncider les diverses phases ou parties de son œuvre et, par conséquent, le mal et le bien, dans une éternelle compensation, la durée sans bornes étant pour lui un éternel présent et l'immensité un seul point de vue de tout ce qui existe ou s'accomplit dans les profondeurs de l'espace. Cette coïncidence de tous les faits qui se produisent dans l'espace et dans la durée, ne doit avoir d'autre effet en Dieu que l'éternelle satisfaction apportée à sa Loi par la réalisation de l'Universelle Vérité.

Tout est dans le Tout et tout est nécessaire au Tout. Voilà pourquoi nous pouvons dire :

Le Tout est parfait, quoique tout en lui soit imparfait, chaque partie constituante de ce Tout étant en voie de composition ou de décomposition, de progrès ou de décadence, dans l'éternel mouvement de transformation de ce qui est relatif.

Il est l'Absolu, renfermant en lui-même son Principe, sa Loi et son But, et tout en lui, étant relatif, concourt à son existence.

Il est immuable dans sa manière d'agir comme dans son essence, et tout en lui est muable ou en mouvement sous son invariable impulsion.

Il est sans bornes dans l'espace et dans le temps, et tout en lui est borné en durée comme en substance.

Les contraires sont donc dans le Tout, puisqu'ils constituent l'ensemble

universel, et c'est dans leur conflit incessant, déterminé par l'involution et l'évolution des forces universelles, que consistent le mouvement de toutes choses, les vies relatives et la Vie Absolue. Disons même : La vie, constamment en face de son contraire, est toujours la lutte contre la mort. La nécessité de la présence des contraires dans l'ensemble éternel des choses de la Nature est donc le fondement indestructible sur lequel repose le plus incontestable des axiomes, formulé en ces termes : Sans lutte entre contraires il n'y a pas de mouvement, il n'y a pas de vie.

HYPOTHÈSE LOGIQUE

Tout provenant de l'Éther, dès le début de l'Involution, et devant y rentrer, après complète Évolution, aussi bien ce qui est matière que ce qui est force (1), nous croyons pouvoir admettre logiquement que, comme les molécules des corps des deux règnes, inorganique, et organique, les systèmes planétaires et, par conséquent, les planètes dont ils sont composés, ont leur origine et leur fin dans cet Éther, dans cette substance impondérable que nous considérons comme le périsprit de l'Être Absolu, de l'Être qui est le Tout vivant, pensant, agissant éternellement et universellement par excellence.

VÉRITÉ INTELLECTUELLE

SPINOZA. — *Natura naturans, Natura naturata.* — La Nature naturante, la Nature naturée. C'est-à-dire : La Nature cause de tous les effets, la Nature effet de toutes les causes ; en d'autres termes : La Nature agissant éternellement et universellement sur elle-même.

GOETHE. — Que serait un Dieu qui ne ferait qu'imprimer du dehors une impulsion au monde, qui, en le touchant du doigt, ferait mouvoir le Tout suivant un cercle ?

Il lui convient bien mieux de mouvoir l'Univers du dedans, d'enfermer la nature en lui, de s'enfermer en elle, de telle sorte que tout ce qui, en lui, vit, s'agite et est, ne soit jamais privé de sa force ni de son esprit.

RENAN. — Le Panthéisme ne paraît si absurde à la plupart que parce qu'ils ne le comprennent pas.

IZOULET. — L'aboutissement normal de l'évolution religieuse, après les deux phases de polythéisme et de monothéisme, c'est non pas du tout l'athéisme, mais tout au contraire, le panthéisme.

Cette crise suprême, c'est non pas la défaite de Dieu, mais au contraire, son triomphe décisif et définitif.

(1) Gustave Le Bon. *L'Évolution de la Matière*. Ernest Flammarion, éditeur.

A. Marx. *L'Éther. Principe universel des Forces*. Gauthier-Villars, éditeur.

Au lieu d'être décidément chassé de tout, Dieu décidément envahit tout.
BERTHELOT. — Dans *Science et Philosophie*, page 29, Berthelot, après avoir reconnu l'importance et la haute portée de la Science Idéale, comme il reconnaît la nécessité de la Science positive, dit en parlant d'Hegel : « S'il fallait pénétrer plus avant dans son système, je pourrais montrer comment la vue profonde qui fait tout reposer sur le passage perpétuel de l'être au phénomène et du phénomène à l'être est sortie des progrès même des sciences expérimentales. »

CONCLUSION

Le mouvement général de tout ce qui s'accomplit consiste donc dans l'éternelle action de la Force Universelle qui effectuant sa phase d'Involution, passe d'abord de l'Être Absolu, qui est son principe, à tous les phénomènes qu'elle produit dans le domaine de la Matière et ensuite, effectuant sa phase d'Évolution, passe de ces phénomènes à cet Être Absolu, pour en constituer l'intégralité qu'elle ne cesse d'entretenir par ce perpétuel passage de l'être au phénomène et du phénomène à l'être.

Voilà ce qui donne raison au Credo philosophique, tel que nous l'avons formulé dans la *Religion du Vrai* (1).

VÉRITÉ MORALE

VICTOR HUGO. — Homme, veux-tu trouver le Vrai ? Cherche le Juste.

Le mal dont nous souffrons ou dont nous sommes coupables, mal toujours relatif, ne peut être que l'effet de notre imperfection ; le Bien Absolu, auquel nous devons tous parvenir, sera l'effet de notre perfection ; car, s'il en est le Principe et la Loi, il en est aussi le But ; et il n'est pas admissible logiquement que Dieu, qui a voulu notre imperfection nous rende responsables des conséquences de cette imperfection ; mais il est logique d'admettre que tous nous avons à évoluer par une succession d'existences progressives, de l'imperfection à la perfection et, par conséquent, du mal relatif au Bien Absolu.

Voilà le Vrai, parce que c'est le Juste.

Jeanne d'Arc était-elle médium ?

Dans le chapitre de la PSYCHOLOGIE MORBIDE, du Dr Dupouy, consacré aux faits de médiumnité attribués autrefois aux vésanies par la science médico-psychologique, et que l'auteur considère comme des phénomènes ressortissant à la Force psychique : extases, apparitions, télépathie, don des lan-

(1) F. Barmold. *La Religion du Vrai*. P. Leymarie, éditeur.

gues, lecture de la pensée, prévisions, prophéties, etc. — Nous devons mentionner la savante et très intéressante observation de Jeanne d'Arc.

Les hallucinations de la Grande Lorraine étaient physiologiques, dit le Dr Dupouy ; elles n'avaient aucun rapport avec les hallucinations des aliénés. Tous les auteurs sont d'accord, en effet, pour affirmer la plénitude des facultés intellectuelles de Jeanne d'Arc, la rectitude de son jugement, l'intégrité absolue de sa raison.

A l'appui de son assertion, le Dr Dupouy a cité l'appréciation du grand aliéniste de la Salpêtrière, le Dr Brierre de Boismont, qui reconnaissait Jeanne comme « douée au plus haut degré de cette intelligence à part qui ne se rencontre que chez les hommes supérieurs, chez les héros qui sont les messagers envoyés du fond du mystérieux infini vers nous... »

Le Dr Dupouy comprend les hallucinations auditives de l'héroïne comme des communications de certaines personnalités célestes dont elle subissait les influences intelligentes. Mais ces personnalités étaient-elles créées par l'extériorisation de sa pensée en continuel état d'activité ? Étaient-elles des incarnations visibles seulement pour Elle, avec lesquelles Elle conversait, comme Kattie King avec W^m Crookes !... Toujours est-il que ces personnalités l'avertissent, le 15 avril 1430, qu'elle serait faite prisonnière avant la Saint-Jean, et la prophétie se réalise à la date indiquée.

En arrivant au camp de Charles VII, elle reconnaît immédiatement le roi au milieu de ses officiers ; elle lui répète la prière mentale qu'il venait de faire avant son arrivée. Elle annonce qu'elle sera blessée le 7 juin 1429, en opérant la délivrance d'Orléans, fait authentifié par la lettre de l'ambassadeur flamand, écrite le 12 avril précédent et consignée dans les archives du pays, qui rapporte non seulement la prophétie, mais la manière dont elle devait s'accomplir.

Dans les interrogatoires qu'elle subit au cours de son procès, la petite bergère illettrée répond en latin à ses juges, fait attribué par le professeur Richet aux individus doués de médiumnité.

En résumé, ce qu'on appelle les hallucinations de Jeanne d'Arc étaient pour le Dr Dupouy le don d'objectiver ces entités angéliques, qui lui servaient de guides, la dirigeant et lui donnant des ordres auxquels elle ne cherchait pas d'ailleurs à se soustraire, ceux-ci s'identifiant avec son idée fixe de chasser de France l'ennemi héréditaire.

Il paraît donc rationnel de reconnaître que Jeanne possédait cet extraordinaire pouvoir médianimique, producteur de phénomènes non encore expliqués par la science, mais permettant à la psychologie de considérer ceux qui le possèdent comme les intermédiaires entre l'humanité et le monde supra-terrestre. La vierge de Domrémy était médium.

G. M.

Sur l'identité des personnalités psychiques

Réponse à M. Méry

Plusieurs Revues s'occupant des phénomènes psychiques ont reproduit, en tout ou en partie, les faits constatés dans le rapport paru dans notre *Bulletin* de novembre-décembre sur les *Preuves de l'Identité des personnalités psychiques*.

Cela indique que nous n'avions pas tort d'attacher une certaine importance aux onze communications qui ont fait l'objet de ce rapport, et dont presque tous les détails, après un contrôle minutieux, ont été reconnus exacts.

On se rappelle que la conclusion était celle-ci :

« Si l'on peut me fournir, pour expliquer ces phénomènes, une version plus acceptable que la version spiritualiste, je l'attends. Mais, retournant aux matérialistes et aux dogmatistes leurs objections, je constate qu'ils ne peuvent les expliquer que par des hypothèses, et, entre des hypothèses et des faits contrôlés, je choisis les faits, quelque surprenants qu'ils paraissent. »

Dans l'*Écho du Merveilleux*, M. Gaston Méry consacre un long article à ces communications. Habitué aux manifestations de ce genre, il n'émet pas un instant l'idée que les assistants aient été hallucinés, ni qu'ils aient pris leurs souvenirs pour des révélations. Son opinion est que ce sont bien des *êtres de l'au-delà* qui se sont manifestés.

Je n'étais pas allé tout à fait aussi loin, ainsi qu'on peut le voir par la citation qui précède. M. Gaston Méry admet donc que ces communications proviennent de l'au-delà, et il est bien forcé de reconnaître que leurs auteurs n'ont pas menti sur les points qui ont été contrôlés.

— Mais, dit-il, il n'est pas scientifiquement prouvé que ces êtres, que ces « esprits » sont bien les personnalités dont ils prennent les noms ; votre rapport prouve plutôt le contraire.

Sur le premier point, je suis d'accord avec M. Gaston Méry. Sans aucun doute, les personnalités psychiques dont j'ai rapporté les communications n'ont pas établi mathématiquement ni matériellement leur état civil ; elles n'ont pas apporté avec elles leurs papiers. Elles se sont bornées à donner les renseignements nécessaires pour qu'on pût se les procurer.

Mais sur le second point, je suis d'un avis différent. Quand M. Gaston Méry affirme que ces expériences prouvent plutôt le contraire de ce que disent les esprits qui s'y prêtent, il va, visiblement, au rebours de la vraisemblance. Car, à défaut de preuves matérielles — que leur condition d'être immatériels

leur rend logiquement impossibles à fournir — ils nous apportent des témoignages, les leurs. Quelle est la valeur morale de ces témoignages? Ils en ont une, évidemment. C'est celle qu'on attache au témoignage de gens dont les affirmations *concordent avec des faits vérifiés*, et dont, par conséquent, rien ne nous donne le droit de suspecter la bonne foi.

C'est ce second point que je me propose de discuter. J'estime, à l'inverse de M. Gaston Méry, que les *probabilités*, après les expériences que j'ai relatées, sont en faveur de la version spiritualiste, la seule qui soit conforme au témoignage *unanime* des êtres dont il ne nie pas l'existence.

Sur quoi s'appuie donc son appréciation? Sur des puérilités, sur le vide ou sur des erreurs. Résumons ses arguments un à un :

..

Première objection.

Dans la communication du sire de Ghistelles, l'esprit a donné le prénom de *Bertolf*. Le Larousse dit *Berthold*.

La puérilité, la voilà. Les façons d'écrire et de prononcer ont varié à l'infini, du XI^e siècle à nos jours. Ils ont varié aussi et varient encore d'une localité à l'autre. Qui nous dit que ce n'est pas le Larousse qui se trompe lorsqu'il donne à Bertolf le nom de Berthold?

..

Deuxième objection.

Dans la même communication, l'esprit a employé le français, et non le flamand du XI^e siècle.

M. Gaston Méry lui-même a pris soin de réfuter cette argumentation : « L'être de l'au-delà qui veut se manifester, dit-il, d'après les spirites, impressionne le cerveau des médiums de façon à leur suggérer ses idées ; les médiums, ensuite, traduisent ces idées dans l'idiome qui leur est propre. » C'est absolument cela.

— Mais, ajoute-t-il, cette explication ne concerne que les médiums écrivains. Elle ne s'applique pas aux communications typtologiques, car alors, il faudrait supposer la table capable d'un travail cérébral.

Voyons, Monsieur Gaston Méry, vous n'en êtes pas, pourtant, à croire qu'une table s'anime sous les doigts des expérimentateurs? Dans toutes les communications, l'esprit est la *pensée*, le médium est le *traducteur*, l'objet matériel est l'*instrument*. Que cet instrument soit un crayon ou une table, l'opération psychique est exactement la même. Du reste, dans notre groupe,

on se sert indifféremment de la table ou du crayon. Les résultats sont identiques.

Ce n'est pas dans l'idiome employé, c'est dans la pensée même qu'il faut chercher la personnalité. Des expressions comme celles-ci : « Dame Marie l'a cachée sous son manteau » n'indiquent-elles pas que Bertolf pense comme un homme de son temps?

..

Troisième objection.

Jean de Boutary, qui vivait sous la Régence, a déclaré avoir des descendants à Montech (Tarn-et-Garonne); or, les départements n'existaient pas du temps de la Régence.

Cette objection n'a pas plus de valeur que la précédente. D'abord, la question avait été adressée en deux fois à Jean de Boutary. On lui a demandé où demeuraient ses descendants. Il a répondu : « A Montech. » On lui a demandé ensuite *dans quel département* se trouve Montech. C'est alors seulement qu'il a répondu : « Tarn-et-Garonne. »

Il est évident que si un esprit peut savoir où se trouvent ses descendants, s'il peut les visiter, être parfois témoin de leurs actes, il doit savoir aussi dans quelle division territoriale est située la localité qu'ils habitent, même si des remaniements et des changements de noms se sont produits.

..

Quatrième objection.

Donc les esprits n'ignorent rien de nos faits et gestes, ils savent tout. Par conséquent, rien ne les empêche de prendre le nom d'un personnage quelconque ni de s'approprier son histoire.

Si une personnalité de l'au-delà, quand elle est celle d'un intelligent, peut être témoin de bien des choses et se rendre compte de beaucoup d'autres, il n'en résulte pas qu'elle *sait tout*. Comment M. Gaston Méry pourrait-il justifier *scientifiquement* cette supposition?

S'il en était ainsi, les êtres qui se communiquent à la table seraient tellement supérieurs à l'homme, que nos savants les plus réputés ne leur seraient pas comparables. Et ces êtres omniscients, doués de facultés infiniment supérieures aux nôtres, prendraient plaisir à mystifier perpétuellement de pauvres mortels? Pourquoi faire? Dans quel intérêt? Voilà encore ce que nous voudrions que M. Gaston Méry nous expliquât *scientifiquement*.

..

Cinquième objection.

L'auteur du rapport a fait un choix *parmi les communications* qu'il a obtenues. Pour onze qui concordent avec des faits, combien s'en trouve-t-il de mensongères? Pourquoi n'en parle-t-il pas?

M. Gaston Méry a mal compris. J'ai dit :

« Nous avons fait un choix *parmi les personnalités invisibles* qui voulaient bien nous répondre. » Cela signifie : Nous n'avons pas prolongé les conversations avec les entités dont le langage nous a paru incohérent, oiseux ou inconvenant. A quoi bon? N'est-ce pas ainsi que l'on fait avec les vivants? Bien certainement, nous n'avons demandé de renseignements qu'aux esprits qui nous semblaient en état de les fournir. Mais c'est une erreur de croire que nous avons eu à écarter beaucoup de communications reconnues mensongères. Sur environ trente communications, il s'en est trouvé *une seule* dont j'ai constaté l'inexactitude, et *deux* au sujet desquelles nos recherches n'ont pas abouti.

Toutes les autres ont été vérifiées; j'en ai cité onze, cela m'a paru suffisant; j'aurais pu en citer plus du double. C'est extraordinaire, assurément, et je crois qu'une telle suite de communications précises, correspondant toutes à des *faits*, est extrêmement rare. C'est cependant ainsi.

∴

Sixième objection

Si certains esprits nous mystifient, cela doit nous mettre en garde contre les autres.

Soit. Mais j'ai pu constater, dans les séances auxquelles j'ai assisté, que le langage des mystificateurs est facilement reconnaissable. Et n'est-il pas juste aussi d'admettre que si d'autres esprits nous disent la vérité, quand ils citent des faits et des dates, cela rend leur sincérité plus vraisemblable que la fausseté dans laquelle M. Gaston Méry les englobe arbitrairement. Il y a pas mal de menteurs parmi les vivants. Cela veut-il dire que tous les vivants soient menteurs?

∴

Septième objection

Après l'épreuve de la mort, l'homme doit devenir meilleur; le plus menteur doit dire la vérité. Par conséquent, si un esprit ment, cela prouve qu'il n'a pas passé par l'épreuve de la mort. Et cela prouve aussi qu'aucun autre n'a passé par cette épreuve.

Je n'exagère pas ; telle est bien, réduite à son expression la plus simple, la conclusion de M. Gaston Méry.

Le voilà loin de la *vérité scientifique*.

Rien ne prouve, en effet, que la mort produise ce phénomène. On peut tout aussi bien conjecturer qu'elle cause dans l'être animique une perturbation qui explique les incohérences constatées chez certains esprits — à moins que ces dernières proviennent plutôt de la constitution fluidique des médiums. Pourquoi les uns attirent-ils des esprits élevés, et les autres des êtres inintelligents ? Pourquoi est-il des appareils qui donnent des photographies détestables, tandis que d'autres en donnent d'excellentes ? Pourquoi l'aimant attire-t-il le fer et non le marbre ?

Toujours est-il que si, parmi les personnalités psychiques qui se manifestent, il s'en trouve qui correspondent aux degrés les plus infimes de l'humanité, il s'en est révélé d'admirables par leurs pensées, leur langage, leur mentalité vraiment supérieure. Encore une fois, pourquoi ces entités si différentes s'accorderaient-elles pour mentir ? Pourquoi auraient-elles *toutes* la monomanie de prétendre avoir été incarnées, si elles ne l'avaient pas été ? Pour nous éblouir par le prestige d'une vie antérieure ? Pour capter notre confiance et nous induire à mal ? Elles rempliraient bien mieux ce but en nous disant qu'elles sont de purs esprits, des anges, des séraphins, n'ayant jamais subi l'humaine souillure.

Cette unanimité mérite qu'on en tienne compte. Elle me semble enlever toute vraisemblance à l'hypothèse de M. Gaston Méry.

X...

*Membre de la Société d'Études psychiques
de Nancy.*

Roubaix, le 13 juin 1907.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Dans son intéressant article sur le récent ouvrage de Flammarion : *Les Forces naturelles inconnues*, paru dans la *Revue spirite* de juin, votre collaborateur Prudens, après avoir cité des extraits de la lettre écrite par Victorien Sardou à Jules Claretie, à l'époque où l'érudit académicien fit jouer sa pièce *Spiritisme*, conclut en disant :

« On voit, d'après ce qui précède, que les spirites, qui ont coutume de se réclamer de V. Sardou, ne lui font aucun plaisir, et qu'ils ont grand tort de le citer à tout propos comme l'un des leurs. »

Il ne me semble pas possible de laisser passer sans protestation cette

affirmation qui paraît dénoter chez son auteur la méconnaissance absolue du courage spirite de l'illustre auteur dramatique.

Et, tout d'abord, dans la lettre en question, Sardou oppose « les spirites imbeciles, ou ignorants, ou fous, ceux qui évoquent Épaminondas, ou qui croient à l'intervention du diable, bref, qui finissent par Charenton, aux observateurs,.... à ceux qui se tiennent à l'écart de toute coterie, de tout cénacle, de tous prophètes, et, satisfaits de la conviction acquise, se bornent à voir dans le spiritisme l'aurore d'une vérité, bien obscure encore... »

Il entend par là, de toute évidence, que, s'il y a des spirites imbeciles, ou ignorants, ou fous, qui évoquent Épaminondas, ou qui croient à l'intervention du diable, il y a aussi des *spirites* se tenant à l'écart de toute coterie et se bornant à voir dans le spiritisme l'aurore d'une vérité...

C'est, à n'en pas douter, parmi ces derniers que Prudens, qui, dans un précédent article, se déclare spirite, demanderait à être rangé. Eh! bien, c'est dans cette catégorie que V. Sardou entend être classé. Sa lettre ne signifie pas autre chose.

..

Dans le premier des articles que le Maître m'a donnés pour mon livre : *Les Pionniers du Spiritisme en France*, il dit à la date du 9 décembre 1904 :

« Si le spiritisme n'était que duperie, il y a beau jour qu'il n'en serait plus question, tandis qu'il compte aujourd'hui ses adhérents par millions, et que plus nombreux encore sont les timorés, qui n'osent pas avouer leur croyance, par respect humain, intérêt professionnel, lâcheté et sur-tout sottise. »

Puis, le 2 mars 1905, il m'écrivait :

« Cher monsieur,

« Une revue anglaise, le *Grand Magazine*, a publié une lettre de moi, qui avait pour but, — un récit ridicule devant paraître dans la revue — de le rectifier. Mais au lieu de publier ma lettre exactement, l'auteur de l'article a trouvé bon de la tronquer et la dénaturer en la donnant comme mon texte exact. — Or, il n'en est rien. — Et pensant que la traduction de cet article, parue dans la *Liberté*, pourrait tomber sous vos yeux et trouver place dans le livre que vous préparez, je vous adresse cette traduction en rectifiant les deux points principaux.

« »

L'article en question, rectifié de la main même de Victorien Sardou, commençait ainsi :

« Londres, 25 février.

« Une revue anglaise le *Grand Magazine*, a ouvert une enquête sur les manifestations spirites et sur le surnaturel en général. Elle publie, dans son numéro de mars, des lettres très intéressantes sur ce sujet; la série s'ouvre par une communication de M. Victorien Sardou.

« L'auteur expose qu'il fut des premiers à se déclarer spirite, et à une époque où il y avait quelque mérite à faire une pareille confession. Il raconte qu'il fut doué, pendant plus de six mois, d'un pouvoir d'évocation extraordinaire.

« »

J'ajouterai que le Maître, estimant que, « en matière si délicate, il faut peser tous les mots et ne rien laisser au hasard d'une improvisation hâtive », a tenu à corriger lui-même (et il a apporté au texte de nombreuses modifications) les épreuves des pages que je lui ai consacrées dans mon livre, y compris les quelques lignes de notice qui terminent ces pages et où on peut lire :

« On voit, par ce qui précède, que l'auteur de tant d'œuvres attachantes, spirituelles et élevées, qui s'est conquis dans la littérature dramatique une place glorieuse, membre de l'académie française dès 1877, est un des adeptes les plus fervents du spiritisme et fut un médium favorisé des communications d'esprits supérieurs.

« »

Enfin, c'est Victorien Sardou qui a bien voulu, sur ma demande, m'envoyer lui-même sa photographie pour être reproduite à côté de son article.

Il n'éprouve donc pas autant de répugnance que Prudens veut bien le dire à figurer parmi les spirites et à se déclarer lui-même spirite, et l'on a vu plus haut avec quelle vigueur et quelle rude franchise il flétrit la veulerie de ceux qui n'osent pas avouer leur croyance.

Ce n'est pas, comme vous le disiez vous-même tout récemment, en ce temps de doute, de scepticisme, de recul dont font preuve tant de spirites sur les croyances desquels les nôtres s'étaient appuyés, qu'il faut repousser les mains qui n'ont jamais cessé de nous être tendues et renier les meilleurs d'entre nous.

Voilà pour Sardou.

Permettez-moi d'ajouter quelques mots à propos de Lombroso.

Prudens, reproduisant l'avant-dernier alinéa de la lettre de l'éminent criminaliste italien à M. Ciolfi, lettre en date du 25 juin 1891, ajoute : « Nous croyons que, depuis cette époque, à la suite de preuves plus complètes, l'opinion du savant professeur s'est modifiée dans le sens spirite ».

Votre collaborateur aurait certainement encore été plus affirmatif s'il

avait eu connaissance de l'article publié dans la revue l'*Arena* par le Dr Lombroso, article intitulé « Comment je suis devenu spirite » et reproduit par les *Psychische studien* d'avril.

Nous y lisons, en effet: «... J'acquis la conviction que les phénomènes spirites s'expliquent, pour la plus grande partie, par des forces inhérentes au médium, puis aussi pour une partie par l'intervention d'êtres supra-terrestres, qui disposent de forces dont les propriétés du radium peuvent donner une idée analogique... »

Son opinion s'est donc bien modifiée depuis l'époque (1892) où, d'après Flammarion, il disait :

« Aucun de ces faits... n'est de nature à faire supposer, pour les expliquer, un monde différent de celui admis par les neuro-pathologistes... », et ne pensez-vous pas que l'article de l'*Arena* intéresserait au moins autant les lecteurs de la *Revue spirite* que les dissertations du professeur Morselli, surtout si votre savant collaborateur, le professeur Moutonnier, consentait à leur en donner la traduction.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur en chef, l'assurance de mes sentiments dévoués.

J. MALGRAS.

Curieux cas de prémonition

Nous avons promis à nos lecteurs de leur faire connaître les phénomènes remarquables qui ont précédé la mort de notre regretté confrère Henri Chacornac, qui s'est éteint après une longue et douloureuse maladie le 28 mai dernier. Rien pourtant ne pouvait autoriser des présages désespérés, car depuis plusieurs mois M. Chacornac supportait vaillamment ses souffrances et son état ne s'était pas gravement empiré. Un mieux relatif précéda même la crise de méningite à laquelle il ne put résister.

Plusieurs astrologues savants avaient déjà indiqué la fin du mois de mai comme devant être funeste à notre malheureux ami, mais ils n'étaient point d'accord sur la date exacte ni sur l'heure de l'échéance fatale.

Or, une quinzaine de jours avant la mort de M. Chacornac, plusieurs personnes s'intéressant aux recherches psychiques se trouvaient réunies chez M. B... L'un des assistants ayant interrogé, par le Ouija (1), son guide G., sur le moyen le plus efficace de hâter la guérison de M. Chacornac, il lui fut répondu ceci : « La prière est le seul remède désormais, et elle n'aura d'effet

(1) Plateau de bois ou de carton sur lequel sont inscrites les lettres de l'alphabet que désigne une planchette à billes à l'aide de la main de médiums placée sur cette planchette. (ces appareils sont vendus par la Librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris).

que sur le corps spirituel de H. C.... car la date de sa mort est actuellement irrévocable, elle est inscrite dans l'astral pour le 28 mai entre 8 heures et 9 heures du matin. »

D'autre part voici les faits curieux qui se sont produits le 27 mai entre 3 et 5 heures de l'après-midi.

Devant une nombreuse assistance, réunie au siège de la Société des expériences et recherches psychiques, 85, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, MM. P... et A. G... se livraient à une série d'investigations intéressantes dans l'au-delà, à l'aide du visionomos, miroir magique synthétique des anciens temples de Mithra, reconstitué par l'ingéniosité d'un jeune théoricien de l'occultisme, M. Marchand. Se trouvaient, entre autres, présentes à cette séance plusieurs personnalités connues du monde spiritualiste : MM. Ernest Bosc, Albert Jounet, Dubourg, M. et M^{me} Bellot, etc.

M. A. G... ayant eu sa pensée dirigée vers M. Chacornac, eut l'intuition brusque de sa mort. En effet il vit nettement se dessiner dans le miroir une tombe entourée de feuillages sombres. Puis il se trouva transporté par l'imagination dans un caveau éclairé par des vitraux et où un mage revêtu d'un blanc manteau était en train d'accomplir une opération magique. L'épée à la main, tournée vers le sol, il traçait le cercle du rituel. A ce moment A. G... fut vivement impressionné par les paroles de plusieurs assistants et la vision s'évanouit. M. B.... prit sa place devant le miroir et, chose curieuse, eut la continuation de la vision commencée.

Devant le magiste, en dehors du cercle, se forma d'abord une tête lumineuse d'homme, à la barbe blonde, aux cheveux également séparés, au regard très doux et aussi très triste. L'impression qu'en ressentit M. B.... fut que cet être drapé de soleil, était un protecteur de H. C.... mais un protecteur impuissant à le secourir et contemplant un spectacle douloureux et irrévocable. Cette figure s'évanouit soudain pour faire place à une apparition grimaçante et terrible, entité redoutable, moitié bouc, moitié humaine ; elle tenait dans sa main gauche un calice plein de sang et dans sa main droite un pentagramme noir qu'elle trempa dans la coupe et avec lequel elle écrivit sur les dalles du caveau ces mots : « 27 mai 1907, 11 heures du soir. »

Nous livrons ces faits intéressants à l'intention de nos lecteurs, en ajoutant que M. Chacornac fut irrémédiablement frappé par une méningite à l'heure indiquée et qu'il mourut bien le lendemain à la date, presque à la minute prédite par les intelligences de l'Au-delà.

NABUR.

Le Directeur-Gérant :
PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef :
LÉOPOLD DAUVIL.